FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 937

DÉCEMBRE 2023

BALLON D'OR

Kennet Andersson, le Stade Malherbe s'invite au classement

+

PORTRAIT
Aux origines australiennes d'Ange Postecoglou

ÉCLAIRAGE
Le foot dans la tenaille du conflit israélo-palestinien

AU TABLEAU !
La Corogne-AC Milan 2004, l'improbable remontada

VILLE DE FOOT
Miami, le soccer croit au Messi

ILKAY GÜNDOGAN, L'ANTISTAR

Entretien

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25 318 – 9 décembre 2023 – Ne peut être vendu séparément. Pierre Mérimée/L'Équipe

AMAZON VOUS LIVRE LE PASS LIGUE 1

prime

LIGUE 1 Uber Eats

230 MATCHS DONT LES DIX PLUS GRANDES AFFICHES

17 DEC | **14 JAN** | **4 FEV**

Abonnement supplémentaire, exclusivement pour les membres Amazon Prime.

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social :
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE ET DIRECTRICE DE LA PUBLICATION
Aurore Amaury

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Lionel Dangoumau

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Thomas Simon
Tom Bertin

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

ACPM LE TRI FACILE PEFC 10-31-3364

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

James Gill - Danehouse/Getty Images

OMBRE EST LUMIÈRE

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

En attendant peut-être le carton blanc, le football se joue toujours à onze, mais, à la fin, l'Allemagne ne gagne plus. Alors que se rapproche l'échéance de son Euro à domicile en juin prochain, la crise de résultats qui touche la Nationalmannschaft depuis son titre à la Coupe du monde au Brésil en 2014 nous rappelle, à nous Français, notre chance de vivre une période aussi faste depuis quelques années. Les Bleus restent sur trois finales, la dernière il y a un an au Qatar, lors des quatre derniers tournois majeurs, alors profitons de cette génération dorée et mesurons notre bonheur. Car des temps plus durs viendront forcément alors que tout cycle a un début et une fin, et ce ne sont pas les supporters de l'Allemagne donc, ni de Manchester United ou de Lyon qui affirmeront le contraire.
À 33 ans, Ilkay Gündogan sera peut-être le capitaine du renouveau allemand ou celui d'une autre désillusion l'été prochain. En attendant, le néo-Barcelonais reste un sacré bon joueur qu'on n'est pas certain de pouvoir reconnaître si on le croisait dans la rue. Il y a les stars, que *France Football* a l'habitude de valoriser au palmarès du Ballon d'Or, et puis les autres, comme lui, ces héros discrets, sous-cotés diront certains, dont l'empreinte médiatique s'efface comme sur du sable. Ils sont peu présents sur les réseaux sociaux et ne déchaînent pas la passion du public ou des annonceurs. Mais, sans eux, les grandes figures de ce jeu ne seraient pas ce qu'elles sont. De Jorginho, si précieux pour l'Italie championne d'Europe en 2021, à l'Espagnol Rodri vainqueur de la Ligue des champions avec Manchester City en passant, à l'époque, par le champion du monde brésilien Mauro Silva, dont Javier Irureta, son ancien entraîneur à La Corogne, nous rappelle l'importance dans ce numéro, ces hommes de l'ombre sont rarement mis en avant. Cela valait bien la peine que *FF* braque un peu de lumière sur l'un d'entre eux pour écouter ce qu'il a à nous dire.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
Chez votre marchand de journaux
Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantané
Oranje bleus
L'OM s'est relevé

10 Mon héroïne
Williane Hocq, une voie qui porte

À L'AFFICHE

12 Entretien
Ilkay Gündogan : "Partager ma vie sur Instagram, ça n'est pas moi"

24 Reportage
Valère Germain, le lointain cousin d'Australie

30 Data zone
La Coupe du monde des clubs

32 Portrait
Ange Postecoglou, un coach aux Antipodes

36 Éclairage
Le foot, un autre terrain de discorde entre Israël et la Palestine

42 Au tableau !
Javier Irureta raconte la remontada de La Corogne contre Milan en 2004

TEMPS ADDITIONNEL

48 Ville de foot
Miami, le soccer a son Messi

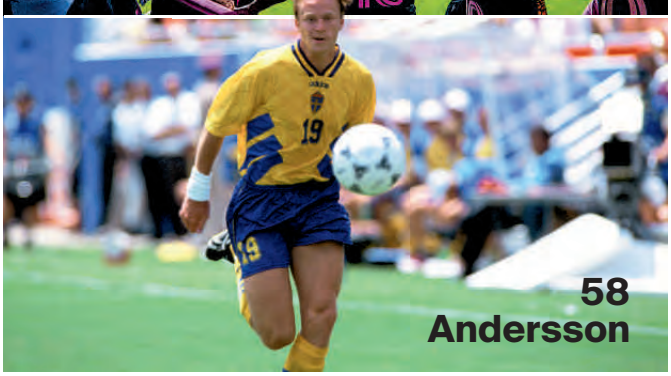
56 Tendances
Didier Roustan : "Canto, Diego et moi avons des points communs"

BALLON D'OR

58 Sur les traces de...
Kennet Andersson, le point de Normandie

65 Paroles de juré
Rodrigo Calvo Castro : "Attaqué parce que je n'ai pas voté Navas"

66 Pas trop cliché
Roberto Baggio, transporté au sommet



Pierre Mérimée/L'Équipe - Laura Acquariva - William Dupuy/L'Équipe - Xavier De Nauw/L'Équipe - Didier Fèvre/L'Équipe

MESURE TES STATS COMME LES PROS

BALLON D'OR

FOOTBAR

FOURNISSEUR OFFICIEL

ORANJE BLEUS

Décidément, Ronald Koeman, le sélectionneur des Pays-Bas, n'en finit plus de croiser la route de l'équipe de France et cela semble le rendre perplexe. Après avoir subi à deux reprises la loi des Bleus – 0-4 au Stade de France le 24 mars et 1-2 à Amsterdam le 13 octobre – durant les éliminatoires de l'Euro 2024, les Oranje retrouveront les Bleus lors de la phase finale en Allemagne en compagnie de l'Autriche et d'un barragiste – Galles, Finlande, Pologne ou Estonie. Rendez-vous est pris pour le 21 juin 2024 à Leipzig.

Photo Remko de Waal/ANP/Alamy Stock

CMA CGM
NO TO RACISM
RESPECT

L'OM S'EST RELEVÉ

Double buteur ce jour-là, le massif attaquant de l'Ajax d'Amsterdam Brian Brobbey avait pesé sur la défense marseillaise, à l'image de Samuel Gigot, qui avait eu bien du mal à le contenir. Mais l'OM s'en était sorti quand même au bout d'un match spectaculaire et décousu (4-3, 30 novembre). Au cœur d'une saison jusque-là cahoteuse en Championnat, la Ligue Europa est une éclaircie pour les Marseillais. Dans un groupe B difficile, l'équipe de Gennaro Gattuso jouera la première place en Angleterre à Brighton le 14 décembre.

Photo Olaf Kraak/ANP/Alamy Stock Photo

WILLIANE HOCQ, UNE VOIE QUI PORTE

À 16 ans, l'ado officie déjà en tant que capo du Charleroi SC. Elle vit à fond sa passion d'ultra et espère aider à améliorer la mixité dans les tribunes. **Par Mathis Rouanet. Photos Bertrand Desprez/L'Équipe**

"Je suis quelqu'un qui avait du mal à s'affirmer. Un ancien capo m'avait déjà invitée à grimper sur le perchoir en fin de match. Ça me faisait peur. Y aller toute seule, c'était une épreuve monumentale." Devenir capo, celui qui guide les chants des ultras en tribunes, n'a pas été une décision facile à prendre pour Williane Hocq, tout juste 16 ans. Cette étape apparaît pourtant comme une suite logique pour celle qui s'est éprise du Charleroi SC et de son kop depuis ses neuf printemps. L'adolescente a commencé à suivre les Zèbres (référence au maillot noir et blanc) un peu plus tôt, à 7 ans. Initiée au Mambourg (ancien nom du stade du Pays de Charleroi) par son père, fan de longue date, elle raconte méticuleusement sa première au stade : "Je secouais mon maillot, j'encourageais avec ma petite voix. Je voyais les ultras chanter et j'essayais de participer." Placée en latérales, la supportrice en herbe est déjà fascinée par la "T4", la tribune la plus chaude de l'enceinte. La membre des Wallon's Girls, groupe de supportrices créé par sa mère, s'y installe très jeune, dès 2018, et s'intègre parfaitement. Si bien qu'en août 2022, on lui propose l'un des perchoirs. Malgré le stress, le soutien de son père la convainc : "Je me suis dit que ça pourrait le rendre fier. Aujourd'hui, je suis aussi fière de moi pour avoir pris mon courage à deux mains." Depuis, la jeune femme s'époumone pour motiver le kop qui l'a accueillie à bras ouverts : "Après les matches, comme dit ma mère, ma voix ressemble à celle du chanteur Garou."

Un symbole dans un univers masculin

Derrière son mégaphone noir et souvent dos au terrain, Williane Hocq voit désormais les rencontres à travers les yeux des ultras ou en replay. Mais l'important est ailleurs : "C'est une échappatoire. J'ai hâte d'être en week-end pour voir les amis au stade. Je vis ma meilleure période comme supportrice. Ça me plaît d'être utile à mon club de cœur." Cette responsabilité est essentielle pour la Carolorégienne, dont l'intonation s'égaye à la simple mention du Mambourg, qu'elle décrit comme sa deuxième maison : "Se tenir à la place des anciens capos que j'admirais, c'est touchant, j'en suis honorée." En se hissant sur l'armature à gauche du kop, Williane Hocq est devenue la première femme capo en Belgique.

Sa présence sur ce perchoir, où son nom a été inscrit, constitue un symbole fort : "M'imposer à une position qui est généralement occupée par des hommes, c'est un peu une victoire", confie la supportrice invétérée. Cependant, cette dernière ne veut pas se contenter de cette exception : "Une femme dans le foot, ça ne devrait pas être une surprise, ça devrait être normal." D'un ton fédérateur, elle encourage d'ailleurs celles qui le souhaitent à se rendre dans les tribunes les plus chaudes : "La venue d'une femme dans un stade est totalement justifiée. Si une femme a envie d'aller voir un match, elle doit pouvoir le faire, et qu'elle emmène ses amies avec elle !"

À son échelle, la jeune Belge désire contribuer à cette démocratisation : "J'espère que ma petite personne aura un impact, même si ce n'est que sur quatre filles, c'est déjà pas mal. Elles seront vues par d'autres et, petit à petit, j'espère que ça évoluera." De son propre aveu, l'ado réservée a tout simplement trouvé sa place. "Ça m'a donné plus de confiance en moi et encore plus d'amour pour ce kop."

Williane Hocq

D'abord membre des Wallon's Girls (ci-contre, à gauche), groupe de supportrices créé par sa mère, Williane Hocq a sauté les étapes jusqu'à accéder à un des perchoirs de la tribune "T4", la plus chaude du Charleroi SC, poussée par des fans du club belge. Une nouvelle responsabilité qui a boosté la confiance de la jeune adolescente de 16 ans, comme lors de la victoire contre Westerlo (3-2) le 25 novembre (ci-dessus), et qu'elle espère être endossée par d'autres femmes dans les années à venir.

ILKAY GÜNDOGAN

"PARTAGER MA VIE SUR INSTAGRAM, ÇA N'EST PAS MOI"

Capitaine de l'Allemagne et du City de Pep Guardiola vainqueur de la dernière Ligue des champions, nouveau joueur du Barça cette saison, homme de l'ombre nommé au dernier Ballon d'Or, le milieu reste une personnalité largement méconnue. *France Football* est parti à sa rencontre pour rectifier le tir.

Par
Olivier Bossard, à Barcelone (Espagne)

Photo
Pierre Mérimée/L'Équipe

À Barcelone, comme dans chaque ville où il a joué, Ilkay Gündogan aspire à mener une vie tranquille.

Ilkay Gündogan
33 ans, né le 24 octobre 1990 à Gelsenkirchen (Allemagne). 1,80 m ; 80 kg. Milieu de terrain. International allemand (73 sélections, 19 buts).

Parcours
VfL Bochum (2005-2009), FC Nuremberg (2009-2011), Borussia Dortmund (2011-2016), Manchester City (2016-2023), FC Barcelone (depuis juin 2023).

Palmarès
Ligue des champions 2023 ; Championnat d'Allemagne 2012 ; Championnat d'Angleterre 2018, 2019, 2021, 2022 et 2023 ; Supercoupe d'Allemagne 2013 ; Coupe d'Allemagne 2012 ; Coupe d'Angleterre 2019 et 2023 ; Coupe de la Ligue anglaise 2018, 2019, 2020 et 2021 ; Community Shield 2018 et 2019.

"Pourquoi connaît-on si peu un joueur comme vous ?
(Il sourit.) Peut-être parce que je ne suis pas très actif sur les réseaux sociaux. Je ne partage pas beaucoup ma vie privée. Beaucoup de gens aimeraient que je le fasse plus souvent, mais ça ne m'intéresse pas et je ne le fais pas. C'est quelque chose à laquelle je n'accorde vraiment pas d'importance. Moi, je veux juste que les gens me voient comme un bon joueur de football. Donc, je me concentre sur mon travail, sur moi, sur mon sport. Mais partager ma vie sur Instagram ou autre chose, vraiment, ça n'est pas moi.

Mais qui se cache derrière l'un des joueurs préférés de Pep Guardiola ?
Juste un gars normal, qui ressemble au joueur que vous voyez sur le terrain. Quelqu'un de calme, de tranquille. Vous savez, tout le monde a des problèmes dans la vie, personne n'a une existence parfaite. Nous avons tous nos doutes, nos soucis. En fin de journée, quand je rentre chez moi, je suis un être humain comme tout le monde. Aux yeux du public, je gagne peut-être beaucoup d'argent, et c'est difficile de se plaindre, mais ce n'est pas parce que j'ai une vie privilégiée que je n'ai pas de problèmes. J'ai un petit bébé de 8 mois et la seule chose qui m'intéresse, c'est lui et sa santé. J'ai très peur et je m'inquiète toujours dès qu'il est un peu malade, qu'il faut l'emmener chez le médecin, qu'il faut faire ses vaccins. C'est peut-être aussi la raison pour laquelle je ne présente pas autant ma vie sur les réseaux sociaux. Quand je vais sur Instagram, je ne vois que des vies parfaites. Mais ça n'est pas ma réalité. Alors, oui j'aime bien m'habiller, mais il y a aussi beaucoup de jours où je porte n'importe quoi, où je veux juste me détendre à la maison, sur le canapé avec mon fils et ma femme. Je ne veux pas que les gens accordent autant d'importance à la façon dont je me comporte ou à la façon dont je suis dans ma vie, parce que cela ne représenterait peut-être que 1 % de ce qu'elle est réellement.

"Je suis quelqu'un d'empathique, je m'entends avec tout le monde"

Vous avez toujours préféré l'ombre à la lumière ?
J'aime me protéger et protéger ceux que j'aime. C'est comme ça que je fonctionne. Les choses qui me rendent heureux au quotidien, j'aime les protéger, prendre soin d'elles et ne pas les exposer. Évidemment, tout le monde sait que je me suis marié, que ma femme et moi avons eu un bébé récemment. Ça ne me dérange pas. Et, même si j'avais voulu le cacher, ça se serait su. Je pense que les gens qui veulent savoir finissent par savoir et découvrir les choses. Mais je n'ai rien à cacher. C'est juste que j'ai une vie tranquille.

Malgré votre grande discrétion, vous avez été capitaine partout où vous êtes passé. Comment l'expliquez-vous ?
Je pense que c'est justement ce que les gens aiment chez moi, dans ma personnalité et mon caractère. Le fait que je sois quelqu'un de calme, toujours à l'écoute des autres. Je suis aussi quelqu'un de très empathique. J'ai ma personnalité, mais je pense que je peux faire preuve de compréhension envers tous les types d'êtres humains et envers toutes les différentes personnalités qui existent. Je suis capable de m'entendre avec tout le monde. Vraiment. Mes coéquipiers et les clubs dans lesquels j'ai joués l'ont tous compris et ont apprécié cette façon d'être. Je pense qu'on m'a donné le brassard avant tout pour la personne que je suis. L'impor-

Quality Sport Images/Getty Images

"Je veux rendre mes coéquipiers meilleurs. C'est primordial pour moi"

tant, pour moi, c'est de pouvoir aider mes coéquipiers autant que je peux. Et, à l'inverse, je peux également avoir besoin d'aide. Ce n'est pas parce que je suis plus âgé ou plus expérimenté que je n'en ai pas besoin. Le football est un sport d'équipe. Tout le monde doit s'entraider et se soutenir.

Mikel Arteta dit de vous : « Il ne brille pas, mais fait briller les autres. » Ça vous va comme définition ?
Oui, j'aime beaucoup ça. J'aurais pu dire la même chose de moi. Ça me résume bien en tant que joueur de football, mais également en tant que personne. Je me soucie beaucoup des gens qui m'entourent, même si ce n'est peut-être pas toujours évident. Je veux être le meilleur humain possible. C'est pareil en termes de football, je veux vraiment rendre mes coéquipiers meilleurs en les aidant du mieux possible. C'est primordial pour moi.

Vos valeurs sont-elles vraiment compatibles avec le foot moderne ?
Il y a beaucoup de bonnes choses dans le foot. Il y en a aussi des moins bonnes, comme dans la vie. Il y a du travail à faire sur nos façons de nous comporter les uns les autres. Mais je n'ai pas tellement d'influence pour pouvoir changer les choses. J'aimerais poursuivre dans le foot après ma carrière pour avoir un impact le plus positif possible sur ce sport. Il a toujours fait partie de ma vie et ce ne serait pas tellement crédible si je me plaignais de lui. Je l'aime tellement. Mais évidemment qu'il peut s'améliorer.

À quand remonte votre premier souvenir lié au football ?
Aux parties de foot avec mon frère quand on était tout petit. On jouait pendant des heures et des heures contre les portes des garages de la cour, à l'arrière de notre immeuble. On se mettait en bas et on appelait tous nos copains qui descendaient jouer avec nous. On était tous ensemble et on jouait pendant des heures dans la rue. Ce sont des souvenirs magnifiques.

À la maison, vous regardiez beaucoup de foot ?
Oui, beaucoup. Nous avons des origines turques et, dès qu'une équipe du pays jouait, on s'arrêtait pour regarder. La plupart étaient supporters de Galatasaray, sauf ma maman qui aimait Fenerbahçe, comme mon grand-père. C'était drôle, ça se taquinait. Je me souviendrai toujours du jour où Galatasaray a gagné la Coupe de l'UEFA en 2000 *(contre Arsenal, 0-0, 4-1 aux t.a.b.).* Ça avait été un grand soir. Mais j'ai aussi grandi à Gelsenkirchen, une ville où le foot et le club de Schalke 04 sont très importants. J'allais parfois au stade avec des copains d'école ou des copains du football. Ce sport réunit les gens dans •••

Quel que soit le maillot, le milieu de terrain allemand, ici avec le Barça contre le FC Porto, s'applique à se mettre au service du collectif, de ses partenaires.

Après sa carrière de joueur, Ilkay Gündogan, déjà titulaire d'un diplôme d'entraîneur, se verrait bien sur un banc de touche.

10 juin 2023, City et Gündogan remportent leur première Ligue des champions contre l'Inter Milan (1-0). L'aboutissement d'un rêve pour l'Allemand.

••• cette région. Qu'ils soient vieux, jeunes, que ce soient des hommes, des femmes, ils partagent tous cet amour du football. J'aime le fait que ce sport rassemble autant les gens. C'est avec cette idée-là que j'ai grandi. C'est aussi pour ça que je l'aime.

Devenir professionnel a toujours été une évidence pour vous ?
Non. Le football a toujours pris une grande place dans ma vie, mais ça n'a pas toujours été mon plus grand rêve. Il y a beaucoup d'enfants, et probablement encore plus maintenant, qui ont 6, 7, 8, 9 ans, qui jouent déjà parfois dans des académies et qui rêvent de devenir pro. Je n'ai jamais vraiment été comme ça. Peut-être aussi parce que je n'ai pas eu un parcours simple.

Racontez-nous...
J'ai joué dans le club de mon village *(SV Gelsenkirchen-Hessler 06)* jusqu'à mes 8 ans. Je suis ensuite allé dans l'académie de Schalke 04, mais j'ai connu des soucis de santé. J'ai grandi trop vite et je me suis abîmé la cheville. Le médecin m'a demandé de stopper le sport pendant six mois et de porter une chaussure spéciale, juste au moment où je commençais cette aventure. À la fin de l'année, ils m'ont dit : « Écoute, tu n'as pas joué pendant six mois, on ne peut pas te garder. » C'était compréhensible. Mais imaginez comme c'est dur d'entendre ça pour un petit garçon de 8 ans. J'étais à la fois triste et frustré. Schalke 04 est revenu vers moi quatre ans plus tard, pour me proposer de retourner à l'académie. Mais j'ai dit non. J'étais retourné dans le club de mon village, je jouais avec mes amis, j'étais heureux là où j'étais. Je jouais, je m'amusais, je profitais du football. Je préférais voir ce que l'avenir allait me réserver.

“Devenir pro n'a pas toujours été mon plus grand rêve parce que je n'ai pas eu un parcours simple”

Du coup, il vous a réservé quoi ?
J'ai joué dans mon petit club jusqu'à mes 15 ans. L'idée de devenir professionnel était encore loin dans mon esprit. J'ai toujours su que j'avais un petit talent, peut-être même que j'étais un peu meilleur que les enfants de mon âge, mais je n'étais pas là à me dire : « Je suis tellement bon que je vais devenir footballeur professionnel. » Le football n'était qu'un jeu. Ce n'est que plus tard, une fois que je suis retourné en centre de formation à mes 15 ans et que je

Marc Atkins/Getty Images

m'approchais de l'équipe première de Bochum à 17 ans que j'ai vraiment commencé à y penser. À ce moment-là, ça devenait une réalité et je me disais : « Allez, tu y es presque… »

Vous souvenez-vous du jour où vous signez votre premier contrat professionnel ?
Bien sûr. J'étais à l'école comme tous les matins. Il était environ 10 heures, c'était la pause et j'étais dehors dans la cour avec tous les autres. Tout à coup, je vois la voiture de mon oncle se garer au loin. Je me demandais si je voyais bien, mais si, c'était bien lui. Il s'est approché de la grille et m'a dit qu'il devait parler au directeur pour me faire sortir de l'école. Le lendemain, je partais pour signer à Nuremberg, avec mon ancien entraîneur. C'est à ce moment-là que ma vie a complètement changé. C'est la première fois que je quittais ma maison, mes parents, ma famille, mes amis et que j'allais dans une région que je ne connaissais pas, à cinq heures de voiture. Ça n'a pas été simple. Heureusement, au début, ma maman est venue avec moi. Mais j'étais vraiment enthousiaste à l'idée de devenir footballeur professionnel. J'avais hâte d'y être.

Faites-vous toujours des cauchemars liés à l'école ?

"Je suis beaucoup plus intelligent, beaucoup plus ouvert d'esprit que je ne l'aurais été sans le football"

Oui ! *(Il rit.)* Je ne détestais pas l'école, mais ç'a toujours été quelque chose de très dur pour moi. J'avais le football à côté, c'était très compliqué de cumuler les deux. Pour être honnête, je pense que j'aurais arrêté sans mes parents. Mais c'était très important à leurs yeux. Ils m'ont poussé jusqu'au bout et je les en remercie. J'ai fini par obtenir mon bac en travaillant dur. Ça m'a aidé à ne jamais rien lâcher et à me forger une personnalité. Ce diplôme m'offrait aussi la possibilité de rebondir si ça ne marchait pas dans le foot. Mais il m'arrive encore de me réveiller en sursaut parce que je rêve que je n'ai pas obtenu mon diplôme et que je dois y retourner. *(Sourire.)*

Peut-être aussi parce que votre carrière aurait pu s'arrêter subitement et que ce diplôme aurait été très utile…
À 22 ans, j'ai connu une grosse blessure au dos qui m'a éloigné des terrains pendant quatorze mois *(une inflammation des racines nerveuses).* Je pensais vraiment que ma carrière était menacée. Je jouais avec de grosses douleurs, j'avais l'impression d'avoir 90 ans. J'avais du mal à enfiler un pantalon, à mettre mes chaussures, mes chaussettes, j'avais mal quand je m'allongeais sur mon lit. Ça n'affectait pas seulement ma pratique du foot, mais aussi ma vie. On me faisait des injections, mais rien ne s'améliorait. Je voyais plein de médecins, les diagnostics n'étaient jamais les mêmes. Je ne savais plus à qui faire confiance. À un moment, je n'en pouvais plus et je craignais vraiment pour ma carrière.

Vous finissez même par vous retrouver au fin fond de l'Ukraine dans un hôpital pour enfants.
Oui, j'étais en Crimée à un moment où il y avait déjà des tensions politiques. Mais j'étais vraiment désespéré et c'est un membre de ma famille qui m'avait recommandé ça. Je voulais tout essayer, en évitant de passer par l'opération. J'ai finalement trouvé un très bon chirurgien à Munich qui a fini par m'opérer. Au bout du compte, c'était la meilleure solution.

Avez-vous déjà imaginé à quoi aurait pu ressembler votre vie si vous n'aviez pas été footballeur ?
(Il souffle, puis réfléchit.) Franchement, je ne veux même pas imaginer ma vie •••

L'été prochain, à domicile, Gündogan et Thomas Müller espèrent remporter l'Euro. Un titre qui échappe à l'Allemagne depuis 1996.

••• sans le football. Il m'a donné une vie de privilégié, m'a offert plein d'opportunités. J'ai pu rencontrer des personnes différentes, venant de pays et de cultures différents. J'ai vu tellement de choses grâce à lui. J'ai vécu en Allemagne, au Royaume-Uni, en Espagne. Il m'a aussi beaucoup appris sur moi-même. Je pense que je suis une personne beaucoup plus intelligente et beaucoup plus ouverte d'esprit que je ne l'aurais été sans. Je ne peux pas imaginer ma vie sans lui.

Il paraît que votre cerveau ne s'arrête jamais de marcher, même pendant la nuit. Il y a quoi dans votre tête ?
C'est vrai... *(Sourire.)* J'ai toujours été comme ça. Je suis constamment en train de penser à plein de choses, aux gens qui m'entourent, à mes amis, au football, aux choses de la vie. Ma femme me voit souvent en train de penser à des choses et m'attrape pour me dire : « À quoi tu penses encore ? Ton fils est à côté de toi, profite et joue avec lui. » *(Sourire.)* Je ne sais pas, j'ai toujours été comme ça. La seule chose que je n'aime pas à propos de ça, c'est que je n'arrive jamais à être dans le moment. J'ai accompli de belles choses dans le football, j'ai gagné des titres, mais je ne profite pas. Je suis toujours dans le questionnement et dans l'après. Je me demande : « Quelle est la prochaine étape ? Comment puis-je faire encore mieux ? » Et c'est parfois un peu triste. Ça enlève un peu de joie, alors que de grandes choses viennent d'être accomplies.

Tous vos coéquipiers et entraîneurs mettent en avant votre calme, quelle que soit la situation. Qu'est-ce qui pourrait vous énerver ?
Je n'aime pas le fait que le football soit devenu superficiel. On ne regarde plus les matches en détail, les tactiques, •••

“Ma femme me dit souvent : « À quoi tu penses encore ? Ton fils est à côté de toi, profite et joue avec lui. »”

Zhizhao Wu/Getty Images

En Catalogne, Ilkay Gündogan retrouve un poste qu'il occupait à ses débuts, numéro 6 ou 8.

••• le travail visible et invisible des joueurs. Aujourd'hui, on se contente des highlights, des résultats et, derrière, on formule des jugements et des commentaires uniquement basés sur ça. À cause aussi des réseaux sociaux, notamment. C'est dommage.

On vous ramène souvent à vos origines turques, alors que vous êtes né en Allemagne. Est-ce que ça, c'est quelque chose qui vous énerve ?
Non, pas du tout. J'ai eu le privilège de connaître les deux cultures, de ressentir l'amour de deux peuples. C'est magnifique. Tout cela m'a permis d'être une personne plus ouverte d'esprit, d'être une personne plus compréhensive, plus empathique. C'est une vraie richesse.

Avez-vous le sentiment de faire partie des meilleurs milieux de terrain du monde ?
(Gêné.) Je n'aime vraiment pas parler de moi. Je préfère que ce soient les autres, mon entourage et mes coéquipiers, qui répondent à cette question.

Kyle Walker vous a comparé à Zinédine Zidane…
(Il rit.) Oui, alors là, c'est certain que c'était une blague.

"J'ai eu le privilège de connaître deux cultures. C'est magnifique"

Bernardo Silva et Jack Grealish, vos anciens coéquipiers à City, disent de vous que vous êtes l'un des joueurs les plus sous-cotés du monde.
Et j'apprécie cela. Ce sont deux joueurs très intelligents qui savent très bien que les grands joueurs ont besoin des autres pour briller. Personne ne peut réussir tout seul dans ce sport. Pour retenir autant l'attention, vous avez besoin d'autres joueurs qui n'attirent peut-être pas autant la lumière, mais qui vous aident dans ce que vous voulez atteindre. C'est ce que je fais. J'essaye juste d'être intelligent, pour prendre les meilleures décisions possibles et rendre mes coéquipiers meilleurs.

Est-ce que cela vous arrive d'être un peu égoïste ?
Non. Ni dans la vie, ni sur le terrain. Mon frère et moi avons reçu la meilleure éducation possible de la part de nos parents. Et je suis certain que les bonnes choses que vous faites dans la vie vous reviendront de la même manière un jour où l'autre.

Vous avez évolué partout sur le terrain depuis le début de votre carrière. Vous sentez-vous plutôt comme un numéro 6, type meneur reculé, un numéro 8, comme un joueur box-to-box, un numéro 10 avec les clés du jeu ou comme un faux 9, plus près de la surface ?
Je me vois là où je peux aider au mieux mon équipe. Ça ne me dérange pas de jouer à tous ces postes. Je m'adapte à ce qu'on me demande. À City, j'ai joué partout. À Barcelone, j'ai joué comme 6 et comme 8 pour l'instant. Mais ma position dépend aussi de la structure de l'équipe, de la formation, du type de joueurs que l'on a sur le terrain. Je pense que pour jouer à un certain type de football, il faut aussi un certain type de joueurs. J'ai beaucoup joué dans des équipes de possession, donc, si le ballon circule bien, que les passes sont propres, et réussissent à bien déplacer l'adversaire, peu importe où je joue. Je peux aller partout, là où je pourrai le plus influencer le match.

Vous avez été coaché par Jürgen Klopp, Pep Guardiola, maintenant Xavi. Qu'est-ce que chacun d'eux vous a apporté ? •••

Sergio Ruiz/Pressinphoto/Imago/Panoramic

AUJOURD'HUI, TOUS LES EMBALLAGES ET LES PAPIERS SE TRIENT.

Cet encart d'information est mis à disposition gratuitement
au titre de l'article L. 541-10-18 du code de l'environnement.

Cet encart est élaboré par CITEO.

Ilkay Gündogan n'a éludé aucune des questions posées par Olivier Bossard, le reporter de *FF*, quitte à ouvrir son jardin secret…

••• À Dortmund, on jouait un football très intense, avec les deuxièmes ballons et cette consigne de toujours jouer en transition rapide. Ça m'a beaucoup aidé, même mentalement, pour comprendre le jeu, les situations. Avec Pep, on jouait un jeu de position. Il s'agissait de toujours trouver les bons espaces, de toujours trouver l'homme libre, de trouver l'avantage sur le terrain, patiemment. Avec Xavi, il y a beaucoup de similitudes avec Pep. Ils ont été formés au même endroit, ont eu la même éducation footballistique, connu les mêmes exigences. Ils parlent le même football. Mais j'ai faim et j'ai encore envie d'apprendre. Avec le Barça, nous sommes encore en train de développer l'équipe. Nous avons un peu de chemin à parcourir, mais c'est un super projet.

Vous avez déjà un diplôme d'entraîneur reconnu par l'UEFA. On vous verra sur un banc après votre carrière ?
C'est la piste la plus cohérente et quelque chose que je vais explorer le plus loin possible. Je pense que ce serait une erreur de ma part de ne pas le tenter après avoir connu des entraîneurs aussi incroyables. C'est une possibilité. Mais je peux aussi partir sur autre chose. On verra.

Votre rêve était de gagner la Ligue des champions. C'est fait depuis la saison dernière. Quel est le prochain ?
Essayer de continuer à jouer au plus haut niveau pendant encore quelques années, car je me sens toujours bien. Je suis venu à Barcelone *(il est arrivé libre cet été)* pour relever un nouveau défi et faire mes preuves dans ce grand club. Mais je ne veux pas me fixer d'objectifs. On ne doit pas dire : « On veut gagner ça, ça et ça. » Évidemment, ce sont de beaux objectifs, mais si on ne joue pas assez bien, on n'ira pas loin. On doit s'efforcer de faire en sorte que l'équipe joue de la meilleure manière possible. Derrière, les victoires suivront.

Et le prochain Euro avec l'équipe nationale d'Allemagne ?
C'est pareil. À nous d'utiliser les six prochains mois dont nous disposons pour devenir la meilleure équipe possible et augmenter nos chances de succès. Mais ce sera évidemment très spécial pour nous parce que c'est une compétition qu'on accueille. Espérons que jouer à domicile nous servira.

En revanche, si vous gagnez, vous serez dans la lumière.
Ça va, ça ira. J'ai quand même été toute ma carrière dans une certaine lumière. *(Sourire.)*" ⬢ O. B.

Making of

Lieu
À la Ciutat Esportiva Joan Gamper, le centre d'entraînement du Barça.

Durée
Quarante-cinq minutes, plus vingt-cinq dédiées aux photos.

Boissons
Bouteilles d'eau plate offertes par le Barça.

Autre personne présente
Florian Gress, son agent d'image.

Niveau de connivence
Première rencontre.

La note qu'il se donne
"9. C'était bien."

La note que *France Football* lui donne
9/10. Gentil, généreux, timide. Un vrai bon moment.

Les trois prochaines interviews qu'il aimerait lire dans *France Fottbal*
"Pep Guardiola *(nous aussi, on adorerait),* Joan Laporta et Lamine Yamal. J'aimerais comprendre le cerveau d'un talent aussi précoce."

OFFRE EXCEPTIONNELLE D'ABONNEMENT

FRANCE FOOTBALL
À L'ORIGINE DU BALLON D'OR

+

L'ÉQUIPE

1 AN
99€
au lieu de ~~155,88€~~

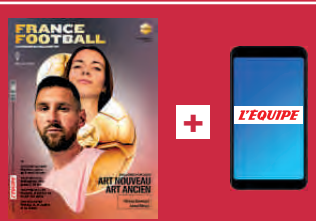
plus de **35 %** de réduction

Recevez FRANCE FOOTBALL, chaque mois chez vous.

+

Bénéficiez de l'abonnement à L'ÉQUIPE numérique.

- **France Football** livré directement **chez vous,** chaque mois.
- + **Tous les articles** de L'Équipe numérique dans leur **intégralité**.
- + Le journal **L'Équipe et ses hors-séries** en version numérique.
- + Plus de **1000 matches de football** international à suivre en direct.
- + Toutes les créations et contenus originaux de **L'Équipe explore.**



BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner, accompagné de votre règlement sous enveloppe non affranchie à :
Service abonnement France Football - Libre réponse 73783 - 60647 Chantilly Cedex.

☑ **Oui**, je m'abonne 1 an pour 99 € au lieu de ~~155,88~~ €.

Offre 1 an : 12 nos de France Football + l'abonnement L'Équipe numérique pendant 12 mois.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville .....

Si vous ne souhaitez pas recevoir de propositions de nos partenaires par courrier postal, cochez cette case ☐

E-mail **indispensable pour vous donner accès à l'abonnement L'Équipe numérique** et au programme de fidélité :

..... @ .....

☐ J'accepte que L'Équipe, éditeur de France Football, m'adresse les offres de ses partenaires.

☐ **Je règle par carte bancaire**

N° carte |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| Expire fin |_|_| |_|_|

☐ **ou par chèque à l'ordre de France Football**

Date et signature obligatoires

Offre valable jusqu'au 31-01-2024 en France métropolitaine et réservée aux nouveaux abonnés de France Football et de L'Équipe numérique. Tarif normal : 12,99€/mois pendant 1 an. France Football, supplément de L'Equipe, ne peut être vendu séparément. Pour plus d'informations, nous vous invitons à lire nos CGV sur https://www.lequipe.fr/cgv Les informations recueillies sont destinées à L'Équipe et aux sociétés de son groupe éditeur de France Football pour la création et la gestion de votre compte, vous offrir de participer à des jeux-concours et à des études et nous permettre de communiquer avec vous. Selon l'expression de vos choix, vous pourrez être recontacté directement par eux par voie postale. Conformément à la législation, vous disposez de droits que vous pouvez exercer à l'adresse e-mail dpo@amaury.com ou par courrier à DPO Groupe Amaury – 40-42 Quai du Point-du-Jour – 92100 Boulogne Billancourt cedex. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter notre charte des données personnelles à l'adresse https://www.lequipe.fr/politique-confidentialite/

L'Équipe – RCS Nanterre 332 978 485/**AFF3937**

Valère Germain a élu domicile près de Bondi Beach dans la banlieue de Sydney.

GERMAIN, LE LOINTAIN COUSIN

Après de longues années à arpenter les terrains de l'Hexagone, l'attaquant français s'est envolé pour l'autre bout du monde l'été dernier. Dans la banlieue de Sydney, *France Football* est parti à la rencontre du nouveau joueur du Macarthur FC.

Par Jeremy Docteur, à Sydney (Australie). Photos Adam Taylor/L'Équipe

Le 9 novembre, en Coupe de l'AFC, contre l'équipe cambodgienne de Phnom Penh (5-0), le Français inscrivait son cinquième but pour le Macarthur FC.

Le long de Bondi Beach, l'ancien Monégasque retrouve un peu l'atmosphère de la Côte d'Azur.

À 17 000 kilomètres de Paris, on ne s'attend pas forcément à entendre parler français. Et pourtant, devant un café de Bondi, quartier cossu de la banlieue est de Sydney, à quelques mètres de sa très célèbre plage, on se croirait presque au pays. En milieu de matinée, le lieu bouillonne. Les rires et la bonne ambiance règnent. Les places en terrasse valent très cher en ce beau dimanche d'octobre. Dans ce spot tenu par des Français, il y en a un que tout le monde appelle par son prénom. "Valère, tu prends quoi ?" Tout sourire, Valère Germain, l'attaquant de 33 ans, s'amuse, alors que *Garde la pêche,* vieux titre du rappeur Booba, résonne en fond sonore. "Ils ne mettent que de la musique française. Le monde attire le monde, c'est souvent plein. L'emplacement est top, il y a une superbe vue mer, soleil toute la journée, tu n'es pas directement au bord de la route..."

Tous ces expats sont devenus les potes de l'ancien joueur de Monaco et de l'OM. Comme une mini-diaspora. "J'ai fait un barbecue avec eux il y a dix jours sur la plage, on s'est régalés." Après un long périple, au départ de Nice, en passant par Munich et Tokyo, le natif de Marseille a posé ses bagages à Sydney en juillet dernier avec sa femme et son fils. Il a rejoint le club du Macarthur FC, dans l'ouest de la ville. Toute la famille est déjà bien intégrée, leur petit bonhomme court partout, à deux doigts de passer derrière le comptoir pour faire le service. "On l'a mis dans une école franco-australienne à quinze minutes en voiture, du côté de Maroubra. C'est en français 60 à 70 % du temps, le reste en anglais. L'école n'est qu'à partir de 5 ans ici. Il en a 3 mais on voulait qu'il soit dans le système scolaire direct."

Le soleil, la plage et... les requins

Le mercure grimpe, 34 °C sont attendus. La plage n'est qu'à quelques encablures, c'est tentant, même si l'eau reste fraîche en ce début du printemps. "Je me baigne jusque-là, sourit-il en pointant ses cuisses. Ce n'est pas une question de température, mais par rapport à tout ce qu'il se passe dans l'eau... Ça change de la Méditerranée. Les requins, tout ça... J'ai vu des vidéos, ça ne m'a pas donné de bonnes sensations." Au-delà de la faune australienne, le buteur savoure sa nouvelle vie. "Il y a une approche différente. C'est calme, tranquille, les gens ont leur café, ils sont sur la plage, dans les parcs. Ils sont vachement respectueux des lieux, du matériel, ils nettoient, ce n'est pas crade. Franchement, c'est génial, hyper convivial, tu te sens en sécurité." Il y a même, paraît-il, des baleines visibles à quelque 500 mètres de son fournisseur de caféine.

Les Germain habitent un appartement lumineux, à deux pas de la mer, avec une terrasse surplombant les alentours. "On n'a pas encore mangé dehors, il va falloir acheter un parasol, sinon on va cramer." Arrivés sans aucun meuble, comme tout le monde, ils ont fait leurs emplettes chez Ikea. En revanche, pour se rendre à l'entraî-

Alamy Stock Photo

Aux Antipodes, Valère Germain, double buteur face aux Philippins du Dynamic Herb Cebu, combine plaisir de jouer et de marquer.

Valère Germain
33 ans. Né le 17 avril 1990, à Marseille (Bouches-du-Rhône). Attaquant. 1,80 m ; 73 kg. International Espoirs (4 sélections).

Parcours
Monaco (2010-2015), Nice (prêt, 2015-2016), Monaco (2016-2017), Marseille (2017-2021), Montpellier (2021-2023), Macarthur FC (Australie, depuis juillet 2023).

Palmarès
Championnat de France 2017 ; Championnat de France de Ligue 2 2013.

"Je peux prolonger mon rêve : jouer dans un endroit magnifique" Valère Germain

nement, il y a une petite trotte. "Cinquante minutes de voiture. Ce n'est pas tant les bouchons, mais il n'y a pas d'autoroute pour y aller, tu passes donc par la ville."

Les conseils de Morgan Scheiderlin

La question d'habiter plus proche n'a jamais vraiment été à l'ordre du jour. "On voulait pouvoir profiter à fond de ce mode de vie. On cherchait entre Bondi Beach et Coogee, plus au sud. Loïc Puyo *(milieu de Rockdale Ilinden, Division 2)* et Morgan Schneiderlin *(passé par les Western Sydney Wanderers en 2023)* habitaient ici, ils nous ont conseillés. C'est très vivant, tu as plein de cafés, de restaurants, d'activités…" Pour déjeuner le week-end, le champion de France 2017 avec Monaco a déjà ses habitudes. Direction une école réaménagée en petit marché. Et là, entre stands alimentaires et commerces locaux, surprise, des Français qui vendent des crêpes. Encore des potes. Valère Germain a signé deux ans avec le Macarthur FC, écurie qui n'a vu le jour qu'en 2017.

"C'était aussi le deal. Je ne voulais pas venir que pour un an. Tu commences à te sentir bien, tu dois repartir et puis, une saison, ça dure dix mois, la présaison est longue." Au fait, pourquoi l'Australie ? "Je n'ai joué que dans le Sud, on n'a jamais trop quitté la France. À la base, j'avais envie d'aller aux États-Unis, en MLS. L'Australie, on ne connaît pas forcément, c'est à l'autre bout du monde. Je me suis renseigné sur le pays, j'ai beaucoup lu, ça m'a attiré." En plus de conseils immobiliers, Loïc Puyo et Morgan Schneiderlin ont fini de le convaincre. "Ils m'ont dit que la vie ici était exceptionnelle. Il fait beau tout le temps. Je peux prolonger mon rêve : jouer au foot dans un endroit magnifique. Il n'y a que des avantages."

L'expédition en Birmanie

Cette envie de découverte avait germé il y a quelque temps déjà. En fin de contrat avec Montpellier l'été dernier, il aurait pu prendre le large dès janvier. Trop tôt, trop loin, il fallait un temps de réflexion. C'est un autre ancien de Ligue 1, Fahid Ben Khalfallah, qui a joué les entremetteurs. "Il a terminé sa carrière ici, il est installé à Melbourne. Il s'occupe de faire venir des joueurs de Ligue 1. On est tous les deux très bons potes avec Grégory Sertic *(ancien joueur des Girondins de Bordeaux et de l'Olympique de Marseille),* il a fait le lien. Fahid a fait le tour des clubs." Plusieurs sont intéressés par le profil du joueur, mais le Macarthur FC se dégage. "L'équipe est nouvelle, elle a gagné la Coupe d'Australie et elle allait jouer l'AFC Cup *(une sorte de Ligue Europa asiatique).* •••

En juillet dernier, Valère Germain a rejoint la côte est de l'Australie grâce à l'entremise de l'ancien joueur de Ligue 1, Fahid Ben Khalfallah. Et depuis, le Français combine découverte d'une culture, joies du terrain et moments privilégiés en famille avec son fils âgé de 3 ans.

Alamy Stock Photo

Malgré la distance et le décalage horaire, le champion de France 2017 suit toujours Monaco, son club formateur.

“Je ne suis pas venu en touriste. Sur le terrain, je ne blague pas”
Valère Germain

••• Banco. Fin mai, j'avais signé avec ma nouvelle équipe.” Depuis, tout roule. “Je veux vivre à fond l'expérience. En tirer profit. Je suis moins connu qu'en France, je peux aller à la plage tranquille. Mais je ne suis pas venu en touriste, sur le terrain, je ne blague pas.”

Lors de notre rencontre, le Championnat local, la A-League, n'avait pas repris (depuis, il a marqué six buts toutes compétitions confondues), mais l'équipe revenait d'un périple en Birmanie qui aurait pu ne jamais voir le jour en raison de la situation politique sur place. Finalement, l'expérience a été mémorable avec son premier pion sur penalty. “En Europe, tu prends un avion privé, ça prend trois, quatre heures maximum. Là, on était en classe éco, sur un vol commercial. Un Sydney-Singapour, neuf heures. Six, sept heures d'escale pendant la nuit, à dormir sur des fauteuils, puis trois heures pour rejoindre la Birmanie. C'était marrant. Jamais je n'aurais imaginé jouer là-bas. Grâce à l'AFC Cup, on peut se déplacer au Cambodge ou aux Philippines.”

Le Noël au soleil

Sportivement, ce n'est pas le Club Med Australie quand même. “On a entraînement le matin, souvent un jour off en milieu de semaine. Les séances sont un peu plus longues, c'est très professionnel. Les mecs sont super cool, j'ai un adjoint français qui a un peu vadrouillé en Asie.” En dehors du football, un mot revient souvent dans sa bouche : profiter. “Après l'entraînement, je récupère le petit à l'école, on se balade, on va se baigner.” Et maintenant, quand les proches débarquent, c'est lui le guide. Une partie de la famille va même venir passer Noël dans l'hémisphère Sud. Sans neige, mais sous la chaleur. “On est arrivés en hiver, c'était comme au printemps, tu restes en sweat.” Avec quand même quelques adaptations nécessaires. “Les repas sont calqués sur les heures anglaises. On retarde un peu, on ne va pas manger à 18 heures… Mais les gens se lèvent tôt, à 6 heures ils font du sport, ils courent, vont à la salle. Ils sont tout le temps dehors. Alors, forcément, tu te décales, tu dînes tôt, tu te couches tôt.”

En Australie, si le ballon rond est le sport le plus pratiqué, il est loin d'avoir la puissance du footbal australien, le Footy, ou du rugby à XIII. Quelques jours auparavant avait lieu la grande finale du Footy. De quoi attiser sa curiosité. “J'ai eu du mal à comprendre les règles au départ. Il faudrait que j'aille voir un match, j'aimerais vraiment. C'est un peu le bazar sur le terrain, mais ce sont des vrais athlètes, avec des plaquages, il faut sprinter, sauter.” L'occasion peut-être aussi d'aller à l'Open d'Australie de tennis et au Grand Prix de Melbourne de Formule 1. “Je l'ai suivi plusieurs fois à Monaco. On essaiera d'aller voir Charles Leclerc *(pilote monégasque de la Scuderia Ferrari).*” Et l'ambition, aussi, de visiter un maximum de lieux dans l'État-continent. “J'espère avoir plusieurs jours d'affilée pour découvrir Melbourne, la Gold Coast, Byron Bay, la Grande Barrière de corail… Mais il faut du temps !”

“Revenir en France ou en Europe, c'est compliqué. J'ai fait ce que j'avais à faire” Valère Germain

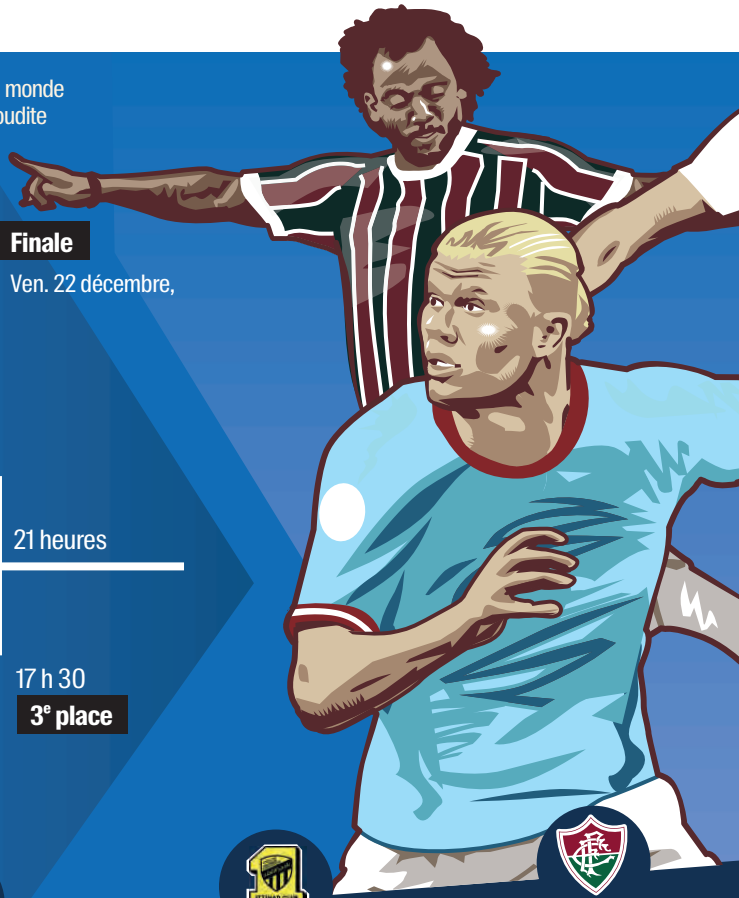
Trois ans de kif avant la retraite

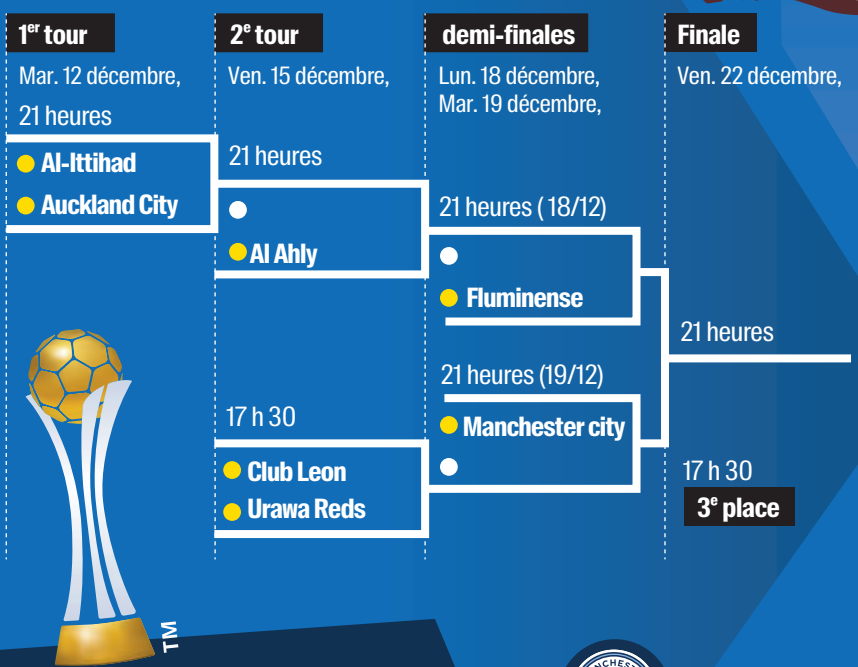
En tout cas, la veille, à l'autre bout du monde, Monaco vient de battre l'OM (3-2). Difficile de suivre avec le décalage horaire (+ 10 heures, actuellement). “J'ai mis la seconde période quand je me suis réveillé. Je regarde les résumés de tous les matches le lundi matin. Mon petit et ma femme sont monégasques, j'y ai gagné mes titres, on a fait la demie de C1 *(en 2017),* c'est mon club formateur. Mais, même si je suis toujours passionné, en pleine nuit, tu ne peux pas. Si tu veux être performant, tu dois bien dormir.” Malgré la distance, Valère Germain n'éprouve aucun regret sur son choix. “C'est super enrichissant. On a une grande chance d'être ici, d'apprendre cette nouvelle culture, de voir quelque chose de différent. Tout le monde est souriant. Tu oublies ton téléphone sur la table d'un resto, tu peux être sûr que dix minutes plus tard, il est encore là.”

Celui qui a joué 469 matches en France et en Europe se laisse encore trois ans avant de tirer sa révérence. “Revenir en France ou en Europe après, je pense que c'est compliqué. Peut-être un autre club ici ou une nouvelle expérience… J'ai fait ce que j'avais à faire. J'ai connu de très bons moments. Et, financièrement, c'est que du bonus maintenant. Je gagne deux à trois fois moins qu'à Montpellier. J'aurais pu rester en L 1, mais je n'y voyais plus d'intérêt. On vit bien, on a un bel appart dans un quartier cool. C'est surtout une expérience de vie et familiale, plutôt qu'un choix sportif. Il me reste deux ou trois ans pour kiffer, moi et ceux qui m'ont suivi partout.” Après ça, retour à Monaco, et rideau. ⬢ J. D.

Demandez le programme
la chaine L'ÉQUIPE L'ÉQUIPE live

La 20e édition de la Coupe du monde des clubs a lieu en Arabie saoudite du 12 au 22 décembre 2023.





Coupe du monde des clubs
L'AUTRE MONDIAL

Manchester City
(Angleterre)
Vainqueur de la Ligue des champions.
1re participation.

Al-Ittihad
(Arabie saoudite)
Vainqueur du Championnat d'Arabie saoudite, invité en tant que pays hôte.
2e participation
(meilleure performance : 4e en 2005)

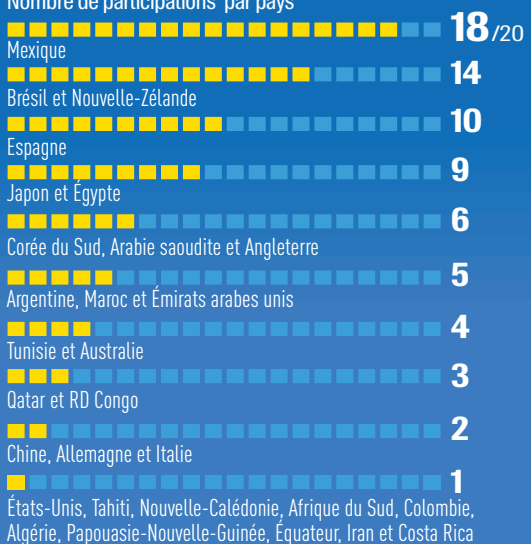
Fluminense
(Brésil)
Vainqueur de la Copa Libertadores.
1re participation.

Dernier tour à 7

Née en 2000, sous le nom éphémère de Championnat du monde des clubs, cette compétition qui réunit les champions des différentes confédérations continentales et le champion national du pays hôte disparaît avant de renaître en 2005 pour remplacer officiellement la Coupe intercontinentale. Depuis, elle a lieu chaque année à six puis sept équipes. En mars 2019, la FIFA annonce un nouveau format à 24 équipes, avec une édition en Chine, en 2021. Les membres de l'ECA (Association européenne des clubs) s'y opposent fermement et la pandémie de Covid a raison du nouveau projet, abandonné par la Chine. Mais la FIFA tient à calquer cette compétition sur sa Coupe du monde des sélections et officialise fin 2022 un Mondial des clubs à 32 participants, dès 2025 (aux États-Unis), tous les quatre ans, à la place de la Coupe des Confédérations. Son patron, Gianni Infantino, claironne même que cela "constituera la compétition phare du football masculin de clubs professionnels". Au programme de la nouvelle formule, 8 poules de 4 équipes, et pas moins de 12 clubs européens (et 6 sud-américains), avec les quatre derniers vainqueurs de la C1 (Chelsea, le Real, Manchester City plus le lauréat 2024) et les huit meilleurs au coefficient UEFA des quatre dernières saisons (virtuellement parmi le Bayern, Liverpool, la Roma, l'Inter, le PSG, Villarreal, Manchester United, Leipzig, Porto et Dortmund). De quoi densifier le plateau d'une compétition qui sourit à l'Europe depuis 2013 et accouchera d'un nouveau vainqueur cette année, lors d'une vingtième et dernière édition à sept.

Le Mexique en habitué

Nombre de participations par pays



Chez les Français, Benzema premier partout

Français avec le plus grand nombre de participations

1	**Benzema** (Real Madrid, Al-Ittihad)	6
2	**Varane** (Real Madrid)	4
3	**Kanté** (Chelsea, Al-Ittihad)	2
-	**Abidal** (FC Barcelone)	2

Meilleurs buteurs français

1	**Benzema** (Real Madrid)	4
2	**Anelka** (Real Madrid)	3
-	**Gignac** (Tigres)	3
4	**B. Gomis** (Al Hilal)	2

Français les plus sacrés

1	**Benzema**	5
2	**Varane**	4
3	**Abidal**	2

Français buteurs en finale

1	**Benzema** (2016, 2022)	2
2	**Biabiany** (2010)	1
-	**Pavard** (2020)	1

Kroos sous la menace

Joueurs les plus titrés

6 — **Kroos** (Bayern Munich, Real Madrid) 2013, 2014, 2016, 2017, 2018 et 2022.

5 — **Benzema, Modric, Carvajal, Nacho** (Real Madrid) 2014, 2016, 2017, 2018 et 2022.

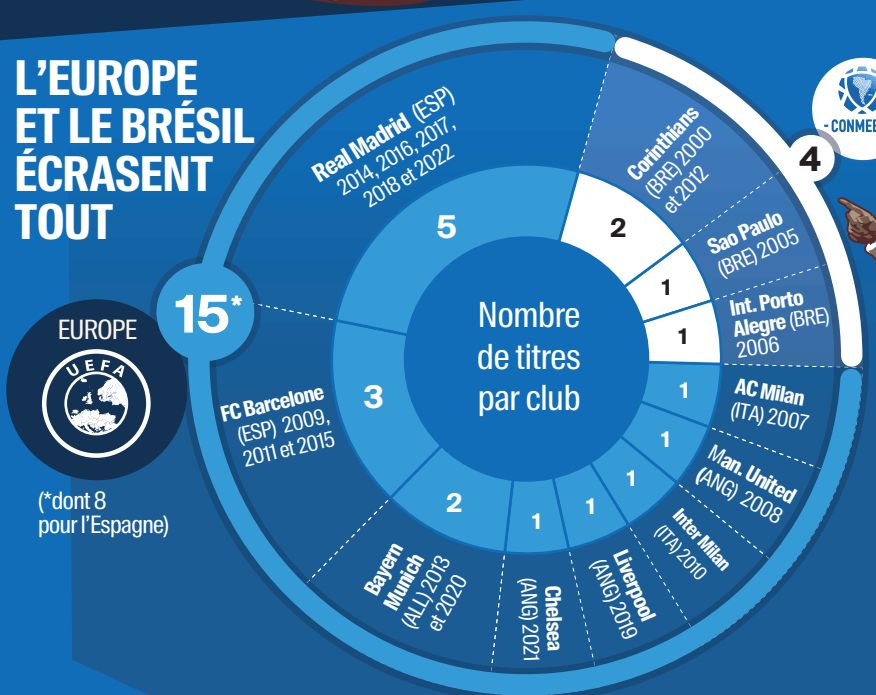
Club Leon (Mexique)
Vainqueur de la Ligue des champions de la Concacaf.
1re participation.

Al Ahly (Égypte)
Vainqueur de la Ligue des champions de la CAF.
9e participation
(meilleure performance : 3e en 2006, 2020 et 2021)

Urawa Red Diamonds (Japon)
Vainqueur de la Ligue des champions de l'AFC.
3e participation
(meilleure performance : 3e en 2007)

Auckland City (Nouvelle-Zélande)
Vainqueur de la Ligue des champions de l'OFC.
11e participation
(meilleure performance : 3e en 2014).

L'EUROPE ET LE BRÉSIL ÉCRASENT TOUT



Des scoreurs XXL

Meilleurs buteurs de la compétition

7 — **C. Ronaldo** (Real Madrid) (1 en 2008, 4 en 2016, 2 en 2017)

6 — **Bale** (Real Madrid), (2 en 2014, 1 en 2017, 3 en 2018)

5

- **Suarez** (FC Barcelone), (5 en 2015)
- **Delgado** (CF Monterrey), (3 en 2012, 2 en 2013)
- **Messi** (FC Barcelone), (2 en 2009, 2 en 2011, 1 en 2015)

Par Tom Bertin, Laurent Langeron (infographie), Philippe Escoffier (illustration)

UN COACH AUX ANTIPODES

ANGE POSTECOGLOU

L'entraîneur australien de Tottenham, originaire de Grèce, a construit et peaufiné sa méthode sur sa terre d'adoption, au bout du monde, au gré d'une carrière lente à décoller, ponctuée de succès et d'échecs. L'exigeante Premier League sera un révélateur.

Par
Jeremy Docteur,
en Australie

Quelque part dans Melbourne, au milieu des années 1990, une petite réunion informelle se tient. Comme souvent en Australie, des situations se débloquent autour d'un barbecue. À la table, des membres de South Melbourne, club fondé en 1959 par des immigrés grecs. Au menu, la nomination d'un nouvel entraîneur, et parmi les convives, Ange Postecoglou, l'adjoint qui a géré un intérim de trois matches. "Beaucoup ne comprenaient pas à quel point il voulait le poste. Sa candidature n'avait même pas été évoquée, se rappelle l'hôte, Peter Filopoulos, directeur général à l'époque. Il est entré dans la discussion et a tenu un plaidoyer de vingt minutes. Les membres du board étaient bouche bée. Il a été époustouflant. Après un silence, le vice-président a dit : « Ange, tu es le prochain coach, mon pote ! »"

Saison 1996-1997, le voilà lancé. Pour son premier job, les débuts sont difficiles : une seule victoire en sept matches. "S'il n'avait pas gagné le huitième, on ne serait peut-être pas là aujourd'hui à parler de l'histoire d'Ange Postecoglou. Et c'est l'un de ses meilleurs potes qui lui a sauvé la mise avec un but un peu pourri à la 87e minute." C'est le déclic. Il remporte deux titres de champion d'Australie (1998 et 1999) ainsi que la Coupe des champions d'Océanie (1999). Cette dernière lui permet d'affronter Manchester United (0-2) à la première Coupe du monde des clubs en 2000 au Brésil. Plus d'un quart de siècle après ce barbecue, Ange (58 ans) est devenu le premier Australien à entraîner en Premier League. Sous ses ordres, les Spurs – cinquièmes – ont effectué un très bon départ, en restant invaincus et leaders après dix journées. Lui a été élu meilleur coach lors des trois premiers mois. À Tottenham, au sortir d'une huitième place en Championnat, il a hérité d'une équipe à reconstruire, orpheline du capitaine Harry Kane. La transformation, encore imparfaite, a été radicale. Nommé cet été, il sortait d'un triplé avec le Celtic, totalisant cinq trophées en deux ans (Champion d'Écosse 2022 et 2023 ; Coupe d'Écosse 2023 ; Coupe de la Ligue 2022 et 2023) dans un club où il fallait, là-aussi, tout rebâtir.

Un papa fan de l'AEK Athènes, lui de Bill Shankly et Liverpool

Mais pour comprendre le rapport de Postecoglou au ballon rond, il faut remonter le temps. Il naît en 1965 dans la banlieue d'Athènes, tout proche du stade de l'AEK, dont son père est un inconditionnel. •••

Devenu entraîneur de South Melbourne après un barbecue, il a très vite gagné des titres

James Cheadle/Future Publishing Ltd

Avec le départ d'Harry Kane cet été au Bayern, l'Australien a dû réinventer le jeu des Spurs.

••• Avec le coup d'État des généraux deux ans plus tard, ses parents perdent leur travail et décident de fuir le régime. Au terme d'un long périple de trente jours en ferry, Liz, sa grande sœur, Voula, sa mère, Jim, son père, et Ange, 5 ans, débarquent en Australie. Sans argent, ni maison ni maîtrise de la langue. Chaque jour, il voit son père trimer du matin au soir. Les rares moments de partage se font quand le fiston écoute papa lui causer de Leeds, du Real Madrid d'Alfredo Di Stéfano, des Pays-Bas de l'emblématique Johan Cruyff.

Le foot est la dernière chose qui rattache Jim, le papa, à la Grèce. Chaque communauté avait son club. "Nos parents travaillaient du lundi au vendredi, parfois le samedi, se souvient Peter Filopoulos, son ami et ancien dirigeant, déraciné comme lui. Le dimanche matin, on allait à l'église avec eux. L'après-midi, on regardait du foot avec nos compatriotes, comme une récompense après une semaine de labeur." L'occasion de parler et de manger grec, de partager des souvenirs. En parallèle, Ange dévore des bouquins, regarde des bribes de foot anglais tard dans la nuit ou avec une semaine de retard. Ses modèles se nomment Bill Shankly (entraîneur de Liverpool, 1959-1974), Bob Paisley (joueur, puis coach des Reds, 1974-1983) ou Kenny Dalglish (attaquant du Celtic, puis de Liverpool). "Il étudiait beaucoup le jeu. C'était un passionné de Liverpool. Il lisait énormément sur Shankly, cherchait à comprendre ces grands techniciens et à créer sa propre philosophie."

Interprète et chauffeur pour Puskas

Avant l'entraîneur, il y a eu "un latéral gauche qui n'aimait pas défendre", international australien (4 sélections de 1986 à 1988), qui a rejoint South Melbourne à l'âge de 9 ans. Il gravit les échelons, remporte deux titres (1984 et 1991), dont le second comme capitaine de son mentor Ferenc Puskas. Le dauphin du Ballon d'Or 1960 ne parle pas anglais, mais a entraîné en Grèce, alors Ange joue l'interprète, et même le chauffeur. Le Hongrois, idole de papa, est une inspiration pour sa deuxième carrière, celle de coach, contrainte et forcée à la suite d'une blessure survenue à 27 ans.

Auréolé de ses succès avec South Melbourne, il est catapulté à la tête des jeunes de l'Australie. Rien ne se passe comme prévu. Après avoir échoué à se qualifier pour la Coupe du monde U20, une interview télévisée très critique et musclée avec Craig Foster, ancien international, fait de gros dégâts. Devenu "inemployable", il entame une traversée du désert qui le conduit en D3 grecque en 2008. Et lorsque le jeune coach est proche de faire monter Panachaïki en D2, des problèmes internes le poussent dehors. De retour en Australie, il n'a plus de logement et vit chez sa belle-mère. Le boulot se fait rare. Il officie en Ligue semi-pro régionale et devient consultant pour Fox Sports. "Même au plus bas, il n'a jamais abandonné ses ambitions", martèle Peter Filopoulos. À raison, puisqu'en octobre 2009, l'opportunité arrive avec Brisbane Roar, en A-League.

L'obsession du détail, le charisme, les principes offensifs

C'est une révolution. Des tauliers sont écartés, le coach veut faire les choses à sa façon. Résultat : deux titres de champion

Son équipe de Brisbane Roar est surnommée "Roarcelona" en référence au FC Barcelone de Pep Guardiola

X@smfc - Craig Williamson/SNS Group/Getty Images

À Melbourne, sous les ordres de Ferenc Puskas, Postecoglou (le 5e au 1er rang en partant de la gauche) s'intéressait déjà au coaching. Et c'est avec le Celtic Glasgow, où il a gagné notamment la Coupe d'Écosse 2023 qu'il s'est fait un nom.

(2011 et 2012), une série de 36 matches sans défaite, et un surnom pour son équipe, "Roarcelona", non sans rappeler le Barça de Pep Guardiola. "Tout le monde jouait défensif, mais lui voulait du foot offensif, rapide, avec le ballon en mouvement. Ils ont détruit tout le monde", applaudit en observateur son ex-dirigeant à South Melbourne. Gonflé à bloc, Postecoglou décide de tenter un nouveau challenge au Melbourne Victory. Mark Milligan, ancien capitaine des Socceroos, qui le connaît depuis les sélections jeunes, est sollicité : "Sa seule présence m'a fait revenir. Chaque jour, j'étais testé, j'apprenais, je ressortais plus fort."

Un an après, à quelques mois du Mondial 2014, les Socceroos, placés dans une poule avec l'Espagne, le Chili et les Pays-Bas, viennent de subir deux cinglantes défaites 0-6 contre le Brésil et la France. Ange Postecoglou est appelé au secours fin 2013. Il va rapidement revivifier tout un pays. Ante Milicic était son adjoint. "Je dis toujours que ça a été mon doctorat en coaching. Après avoir travaillé avec lui, je me sentais prêt à prendre n'importe quel poste." L'équipe perd ses trois matches, mais est loin d'être ridicule. "Les huit semaines de prépa ont été parmi les plus éreintantes de ma vie, se rappelle Mark Milligan, qui pointe l'obsession des détails du boss. Il voyait tout. Si tu ralentissais, ça pouvait te coûter ta place. La clé, c'était la confiance mutuelle. Que mon coéquipier bosse aussi dur que moi, qu'il croie autant que moi en notre philosophie."

Le Mondial 2018, regrets éternels

Début 2015, sur son sol, Postecoglou offre à l'Australie sa première Coupe d'Asie. "Il faut vite saisir ce qu'il pense, prévient Ante Milicic, son ancien adjoint. Je prenais toujours des notes en première période. À la pause, je cochais les points qu'il abordait pour être certain que j'allais dans la bonne direction." Pour décrocher ce trophée, et tout au long de sa carrière, il s'appuie sur un staff de confiance. "Il ne fait pas de microgestion. Il te donne beaucoup de responsabilités, tu es libre de penser. En même temps, tu ne veux pas le décevoir, tu as le couteau sous la gorge, mais d'une manière positive." Ange veille à garder une certaine distance. "Il ne baissait jamais trop longtemps sa garde", glisse Milligan. Ante Milicic : "Si on jouait le jeudi, il ne disait pas un mot ni lundi ni mardi. Pendant un rassemblement, tu ne le vois pas. Il ne traîne pas dans le hall, à prendre des cafés, à se balader..."

Dans son esprit, ce succès continental n'est que la première étape pour changer les mentalités. "Il a amené un autre niveau de respect pour nous, les joueurs. Tant qu'on pratiquait un jeu offensif, même si ça ne se passait pas bien, il assumait toute la responsabilité. Il nous enlevait cette peur." L'ex-capitaine, malgré la distance mise parfois avec les joueurs, souligne une dimension humaine. "Pendant une causerie, il s'adresse au groupe, mais il possède cette incroyable capacité à la rendre personnelle et agréable. Il sait sur quel bouton appuyer, même si c'est m'engueuler pour pousser un autre." Une aura, un charisme naturel. "Ça ne s'apprend pas. Il sait quels sont les bons messages, pas les clichés habituels. Tout a une signification", abonde Milicic.

Pour ce groupe soudé, le Mondial 2018 est en ligne de mire. La qualification est laborieuse, l'Australie passe par les barrages. Coup de tonnerre : ce sera sans Postecoglou, qui claque la porte en novembre 2017. Une décision encore floue aujourd'hui. "À partir de 2015, il a fait des changements pour préparer les trois années à venir. À l'extérieur, les gens ne comprenaient pas", regrette Milligan. Un jeu balbutiant, des résultats mitigés... Les critiques s'intensifient. "C'était difficile à accepter, on avait traversé tellement de choses ensemble. Ça aurait été l'apogée de nos carrières, on aurait souhaité voir où nous conduirait cet acte final." Sur ce sujet, Postecoglou a déjà évoqué sa déception que la Coupe d'Asie n'ait pas été le tournant majeur qu'il espérait pour l'Australie. "Je ne crois pas que le football australien pouvait suivre son ambition", avoue son ancien adjoint.

"Le foot australien ne pouvait pas suivre son ambition"

Ante Milicic, son ex-adjoint

Scepticisme puis reconnaissance ?

Depuis, l'entraîneur et sa méthode ("Ange-Ball") ont tracé leur chemin. Triomphant au Japon – un titre de champion en 2019 avec Yokohama F. Marinos – et en Écosse, il est parti à la conquête de l'Angleterre. À Brisbane, Melbourne, au Celtic, Postecoglou a fait des choix forts pour tailler un effectif à sa guise. À chaque fois, loin d'être premier sur la shortlist, il s'est imposé sans jamais renier ses principes, toujours face au scepticisme de la presse et des fans au départ.

"Il est beaucoup trop intelligent pour tous ces gens. Il a cinq coups d'avance sur tout le monde, réplique Ante Milicic. On ne lui a jamais déroulé le tapis rouge. C'est pour ça qu'il n'est pas décontenancé, il ne reculera pas et ne changera pour personne." Et Ange Postecoglou le dit lui-même : en vingt-six ans de carrière, il est resté le même. "L'autre jour, après une réunion en Croatie, on m'appelle : « C'est toi qui as bossé avec le coach de Tottenham ? » Le ton a changé, s'amuse Ante Milicic. Je pensais juste qu'il atteindrait ce niveau plus tôt." Aujourd'hui, il a enfin un début de reconnaissance. Reste à voir si la suite sera aussi belle qu'en début de saison alors que ses Spurs, avec trois défaites, se sont essoufflés en novembre. ● J. D.

UN AUTRE TERRAIN DE DISCORDE

Le temps de l'utopie d'un rapprochement par le football entre les peuples israélien et palestinien, à l'initiative notamment de la FIFA à la fin des années 1990, semble loin, surtout depuis l'attaque du Hamas le 7 octobre. Le ballon rond paie aussi le prix de la guerre au Proche-Orient. Retour sur des décennies compliquées.

Par
Antoine Grynbaum

Illustrations
Lura Acquaviva

Lior Assoulin, ancien attaquant israélien de Première Division, passé notamment par le Beitar Jérusalem ou l'Hapoël Tel-Aviv, a été assassiné par le Hamas lors de l'attaque du 7 octobre dernier. Un autre joueur, Ben Binyamin, qui a évolué en Quatrième Division, a, lui, perdu sa jambe. La guerre au Proche-Orient n'épargne personne. De l'autre côté de la frontière, en Palestine, l'insoutenable également. D'après nos sources, et même si les chiffres sont difficiles à vérifier, une soixantaine de footballeurs seraient décédés. Dont Shadi Sabah, milieu de l'Ittihad Deir al-Balah, ville située au centre de la bande de Gaza, tué avec toute sa famille quand son immeuble a été bombardé, comme l'a révélé le site du média anglais *The Guardian.* De part et d'autre de la frontière entre Israël et Gaza, c'est toute une communauté de passionnés qui est touchée de plein fouet. Car le conflit frappe également des supporters, que les proches saluent une dernière fois lors des funérailles, en arborant le maillot de leur club.

Dans ce funeste et très lourd contexte, certains insistent sur ce qui fonctionne, peut-être pour essayer de trouver un motif d'espoir. "Le football israélien est le reflet de la société israélienne où les citoyens arabes *(environ 20 % de la population)* jouissent de la pleine égalité des droits, font partie intégrante de l'État hébreu et sont fiers de représenter l'équipe nationale et le drapeau, souligne Nadav Jakobi, juré israélien pour le Ballon d'Or et journaliste pour Channel 5 TV et le quotidien *Israël Hayom.* Les formations israéliennes comptent une représentation importante de joueurs arabes, et les relations entre footballeurs de différentes confessions sont excellentes. Il ne faut pas oublier qu'ils évoluent également dans les mêmes équipes et qu'ils sont bons amis."

Actuellement, Ramzi Safori, milieu de terrain offensif de 28 ans d'Antalyaspor en Turquie (9 sélections) et Mohammed Abu Fani, 25 ans, milieu du club hongrois de Ferencvaros (17 capes) évoluent en équipe nationale d'Israël. De jeunes joueurs arabes dont l'attaquant du Maccabi Haïfa Anan Halaili (19 ans) faisaient aussi partie de la sélection israélienne demi-finaliste du dernier Euro Espoirs l'été dernier en Géorgie. Un degré d'ouverture qui n'a pas toujours été la norme pour les Arabes de la région.

Premières tensions au début du XX^{e} siècle

Flash-back historique en accéléré. Si le premier match de football joué par la population locale a lieu à Jérusalem en 1908, arrivent, au début des années 1920 en Palestine, un nombre croissant d'exilés juifs d'Europe de l'Est qui fuient les pogroms. Ils apportent dans leurs bagages une partie de leur culture et leur passion pour le football. En 1928, se crée la Fédération palestinienne, reconnue par la FIFA en 1929. Mais sa sélection, qui va disputer les qualifications des Coupes du monde 1934 et 1938, est alors uniquement composée de Juifs.

Dépossédés de fait de leur équipe nationale, les Palestiniens émettent le désir d'avoir leur propre Fédération, demande refusée en bonne et due forme par la FIFA. Le 14 mai 1948, avec la création de l'État hébreu, la Fédération israélienne de football (IFA) voit le jour, puis en 1964, est créée une Fédération palestinienne de football, non reconnue par la FIFA. En 1970, au Mexique, l'équipe d'Israël dispute la phase finale de la Coupe du monde, la seule de son histoire. Mais face au boycott des pays arabes à la suite de la Guerre des Six Jours de juin 1967 et de celle du Kippour en octobre 1973, la sélection de Mordechai Spiegler (seul buteur israélien lors d'un Mondial, contre la Suède, 1-1, le 7 juin 1970) est alors obligée de quitter la Confédération asiatique et devient un membre de l'UEFA.

Ce n'est que plus récemment, en 1998, dans la foulée des accords de paix d'Oslo signés en 1993 et de la célèbre poignée de main entre Yitzhak Rabin, Premier ministre israélien, et Yasser Arafat, leader de l'Organisation de libération de la Palestine, que la Fédération palestinienne de football (PFA) obtient le droit de siéger à la FIFA. La suite est racontée de l'intérieur par Jérôme Champagne, à ce moment-là conseiller international de Sepp Blatter, qui lui demande de préparer la première visite d'un président de la FIFA en territoire palestinien.

Platini et les soldats israéliens

"En novembre 1999, on part pour notre première visite en Israël et en Palestine avec Blatter, Michel Platini et Mohammed Ben Hammam *(alors président de la Confédération asiatique).* On se retrouve bloqués une heure à l'aéroport de Rafah *(situé dans la bande de Gaza),* en attendant que les Israéliens nous rendent nos passeports. Arafat *(devenu entre-temps chef de l'Autorité palestinienne)* avait envoyé à Blatter un véhicule blindé avec une plaque d'immatriculation Palestine 2 *(Palestine 1 étant celle de l'ancien dirigeant du Fatah).* Alors que l'on avait rendez-vous avec lui à Ramallah *(Cisjordanie),* on se retrouve de nouveau bloqué au point de contrôle au nord de Gaza, et là se déroule une scène incroyable : les soldats israéliens demandent des autographes à Platini, qui leur répond avec malice : « Pas de visa, pas d'autographes ! » En arrivant au siège de l'Autorité palestinienne, Arafat est content, prend des photos avec Platini, et Blatter promet que la FIFA va aider à construire des terrains, développer le football palestinien. Une semaine plus tard, on se retrouve en Israël avec Shimon Peres *(ancien président et Premier ministre israélien)* à l'hôtel *King David* de Jérusalem. Il dit à Blatter : « Moi, je vais vous aider… » Et le président de la FIFA de répondre aussi vite : « Moi, je vais vous aider tous les deux *(Israéliens et Palestiniens).* »"

Le siège de la Fédé palestinienne sera construit à partir de 2001 dans le nord de la bande de Gaza avec le projet Goal, le programme mondial de développement du football, puis déménagera en Cisjordanie, à Ramallah, en 2006 après la prise de •••

"Les équipes israéliennes comptent beaucoup de joueurs arabes et les relations entre les différentes confessions sont excellentes" Nadav Jakobi, journaliste israélien

••• contrôle du Hamas sur Gaza. Quant au premier stade aux normes FIFA (Al-Ram), une enceinte de 14 000 places bâtie au sud de Ramallah, il sera inauguré en 2008, financé selon nos informations par différents pays : 1 million de dollars des Saoudiens, 1 million d'euros de l'émir d'Abu Dhabi, et 500 000 euros de la France. La FIFA mettra, elle, 2,5 millions d'euros.

Le mythe d'un match pour la paix

Cette volonté de rapprochement par le foot était-elle spontanée et sincère chez Blatter ? Ou bien a-t-il instrumentalisé le conflit israélo-palestinien dans le but de décrocher un éventuel prix Nobel de la Paix ? Quelles que soient les arrière-pensées de l'ancien président de la FIFA, une association de joueurs italiens, appuyée par le chanteur Eros Ramazzotti, se met en tête, en 2000, d'organiser au stadio Olimpico de Rome un match entre une équipe israélo-palestinienne (six Israéliens, six Palestiniens et six joueurs "neutres", dont Michael Schumacher, l'ancien pilote de F1), et une équipe italienne. L'événement est diffusé en Israël, en Palestine et en Italie. Le président des États-Unis, Bill Clinton, envoie une lettre de soutien.

Champagne poursuit : "Blatter, Peres, Arafat, Platini *(et Pelé)* sont bien là, accompagnés de l'acteur Sean Connery, et le président de la FIFA descend dans le vestiaire avant le match. Silence total. On avait obtenu que les joueurs palestiniens puissent sortir du pays. Israéliens et Palestiniens étaient séparés… À dix minutes de la fin, l'équipe italienne *(avec notamment le gardien de l'Inter Angelo Peruzzi)* mène 5-4, mais l'équipe israélo-palestinienne marque deux buts, et s'impose 6-5. On redescend dans le vestiaire avec Blatter, et – j'en ai des frissons à le raconter encore aujourd'hui – on voit les joueurs palestiniens et israéliens s'embrasser, se jeter dans les bras."

Une éclaircie de courte durée qui semble impossible aujourd'hui. Ex-assistant coach de l'équipe de Palestine des moins de 19 ans, Mahmoud Abu Obaid assure d'un ton grave : "Il n'y aura pas de nouveau match pour la paix, ni maintenant ni plus tard." Celui qui est aussi consultant de Koora Palestine, premier site de foot palestinien, émet une comparaison et un doute : "La guerre entre la Russie et l'Ukraine peut-elle se terminer par un match et la paix être instaurée après ?"

"Toute ingérence de la FIFA pourrait aggraver la situation, ce qui ne serait pas dans l'intérêt du football" Communiqué de la FIFA sur les territoires occupés de Cisjordanie

Jamais la Palestine *(toujours non reconnue en tant que pays à part entière par l'ONU)* et Israël ne se sont affrontés, et, vu les circonstances actuelles, ce match de l'espoir n'a jamais paru aussi lointain, victime collatérale d'un drame sans fin.

Quand l'Arabie saoudite refusait de passer la frontière

Ces dernières années, le football dans la région avait déjà connu des moments de tension. En 2015, avant un match de qualifications pour le Mondial 2018 entre la Palestine et l'Arabie saoudite, les militaires israéliens, réputés pour entraver parfois les passages de certaines délégations sportives aux frontières, n'auront même

DIFFICILE DE JOUER DEPUIS LE 7 OCTOBRE

À la suite des attaques du Hamas le 7 octobre, les Championnats israéliens ont été suspendus jusqu'au week-end du 18 novembre, qui a signé le retour de la D2. Le 25 novembre, la D1 a repris avec un match en retard entre le Maccabi Haïfa et le Hapoël Petah-Tikva (2-1), disputé à huis clos en raison de la menace de roquettes sur le territoire israélien. En Ligue Europa, le champion d'Israël a délocalisé la réception de Villarreal à Larnaca, à Chypre, le 9 novembre (1-2) et celle de Rennes (0-3) à Budapest à huis clos en Hongrie, le 30 novembre. En Ligue Europa Conférence, le Maccabi Tel-Aviv a été confronté au même problème, tout comme la sélection pour les qualifications à l'Euro. Elle a joué en novembre quatre matches en neuf jours, au Kosovo (0-1), contre la Suisse (1-1) et la Roumanie (1-2) en banlieue de Budapest, avant de s'imposer en Andorre (2-0). Qualifiée pour les barrages, Israël "recevra" l'Islande en demies, le 21 mars. Puis ira en Bosnie ou en Ukraine en cas de succès, avec l'espoir de participer à son premier Euro. En raison de l'interdiction de circulation entre les deux territoires, il existe un Championnat en Cisjordanie et un à Gaza, les deux ayant été stoppés par la guerre. En Cisjordanie, le Championnat compte douze clubs, le champion et le deuxième participant aux compétitions de la Confédération asiatique (AFC). Le champion de Gaza ne participe, lui, à aucun tournoi de l'AFC en raison du blocus sur la bande de Gaza depuis 2007. En lice pour les éliminatoires du Mondial 2026, la sélection palestinienne (99e nation FIFA), qui s'est entraînée en Jordanie puis au Koweït, a fait match nul au Liban (0-0, 16 novembre), puis a délocalisé, au Koweït, son match à domicile contre l'Australie (0-1, 21 novembre). La Palestine, dans le groupe de l'Iran, des Émirats arabes unis et de Hongkong, disputera la prochaine Coupe d'Asie des nations, à partir du 12 janvier, au Qatar. ⬢ A. G.

pas à intervenir. Couac diplomatique : les Saoudiens demandent que la rencontre se déroule sur terrain neutre, à Amman en Jordanie, invoquant un "cas de force majeure". Lequel exactement ? Leur pays n'ayant pas de relations diplomatiques avec Israël, les Saoudiens refusent tout simplement d'avoir le moindre contact avec la police aux frontières israélienne, chargée de tamponner les visas.

Le problème des clubs des colonies de Cisjordanie

En 2017, c'est le sujet des clubs de football israéliens situés en Cisjordanie, mais évoluant en D3, D4 et D5 israélienne qui est soulevé par la Fédération palestinienne. Pour cette dernière, la présence de clubs israéliens en Cisjordanie (Beitar Givat Ze'ev, Beitar Ironi Ariel, Ironi Yehuda, Beitar Ironi Maale Adumim et Hapoël Bik'at Hayarden) enfreint les statuts de la FIFA, qui interdisent aux clubs d'une Fédération de jouer sur le territoire d'une autre Fédération sans sa permission. La Fédération palestinienne était convaincue que la FIFA la soutiendrait, en vertu d'une situation reposant "sur une base aussi illégale au niveau international". D'autant que cette position était appuyée par l'ONU. Dans un document que *France Football* s'est procuré, l'instance estimait, via Wilfried Lemke, conseiller spécial pour le sport au service du développement et de la paix : "À la lumière du différend en cours entre l'IFA, la PFA et la FIFA au sujet des clubs de football israéliens opérant sur les territoires palestiniens occupés, et reconnaissant les résolutions pertinentes des Nations unies, je condamne toute action contraire à ces règles… Et de telles pratiques constituent un obstacle à la réalisation d'un accord global, juste et à une paix durable au Moyen-Orient."

Mais la FIFA, présidée depuis 2016 par Gianni Infantino, est restée neutre, refusant de prendre position lors d'une réunion à Calcutta en octobre 2017, évoquant dans un communiqué la "complexité et la sensibilité exceptionnelle" ainsi que la nature "politique" du sujet. "Toute ingérence de la FIFA pourrait aggraver la situation dans les territoires en question, mais également dans la région, ce qui ne serait pas dans l'intérêt du football", a conclu l'instance. Depuis, la question des clubs israéliens en Cisjordanie n'a plus été évoquée, un statu quo qui illustre aussi la politique israélienne de colonisation. Face à cette situation de blocage, la vice-présidente de la Fédération palestinienne, Susan Shalabi, ne veut pas entendre parler d'un compromis, encore plus hypothétique depuis la reprise du conflit armé : "La communication avec la Fédération israélienne a été interrompue depuis la décision discutable de la FIFA de clore le dossier et de le mettre sous le tapis." Dans la région, le foot, malgré l'éclaircie des années 90, a finalement été plus souvent instrumentalisé à des fins politiques que pour promouvoir la paix. Et ce n'est jamais très bon signe. ⬢ A. G.

FICHE DE MATCH
AU COUP D'ENVOI

DEPORTIVO LA COROGNE-AC MILAN : 4-0
QUART DE FINALE RETOUR DE LIGUE DES CHAMPIONS SAISON 2003-2004

Javier Irureta "PANDIANI A RENDU FOU MALDINI"

Largement battu à l'aller à San Siro (1-4), au printemps 2004, La Corogne réussissait le 7 avril l'une des remontadas les plus mythiques de la C1 face à l'AC Milan (4-0) de Kaká et Chevtchenko. Dix-neuf ans après, l'Espagnol Javier Irureta (75 ans) révèle les coulisses de cet exploit du Super Depor. Par Clément Lemaître, à Getxo (Espagne). Photos William Dupuy/L'Équipe

Romero (à droite) et ses coéquipiers de La Corogne n'étaient pas parvenus à maîtriser Kaká à l'aller. Lors de la manche retour, le Brésilien, constamment marqué, n'a pu peser sur le jeu.

Buzzi/Imago/Panoramic

L'APPROCHE DU MATCH

"LA PROMESSE DE MARCHER JUSQU'À SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE EN CAS DE REMONTADA"

"Le début de notre campagne de Ligue des champions 2003-2004 a été marqué par cette déroute à Monaco *(3-8, en phase de groupes)*. Notre gardien José Francisco Molina était blessé à une main et nous a dit seulement à la mi-temps *(2-5)* qu'il souffrait. Ensuite, nous éliminons la Juventus *(1-0, 1-0)* en huitièmes de finale et arrive cette double confrontation face à l'AC Milan. À San Siro *(1-4, le 23 mars)*, on a concédé quatre buts *(Kaká par deux fois, Andreï Chevtchenko et Andrea Pirlo)* en huit minutes *(de la 45e à la 53e)*. Ce résultat est vraiment difficile à expliquer car on avait ouvert le score grâce à Walter Pandiani.

Ce soir-là, nos adversaires ont eu de la réussite. Après le match, mes joueurs étaient un peu découragés. Pourtant, le score ne reflétait pas l'écart de niveau entre les deux équipes. Donc, je pensais que l'exploit était possible au Riazor car nous avions également de la qualité. Avant le retour, j'ai demandé à mes joueurs de mettre beaucoup de pression aux Milanais. Il le fallait car, en face, il y avait quand même Andreï Chevtchenko, Ballon d'Or quelques mois plus tard, Kaká, Gennaro Gattuso, Andrea Pirlo, Alessandro Nesta, Paolo Maldini, Cafu ou Dida. J'avais dit aux journalistes que je marcherais jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle en cas de remontada. *(Rires.)* Quelques semaines plus tard, j'ai tenu ma promesse avec quelques membres de mon staff."

LE PLAN DE JEU

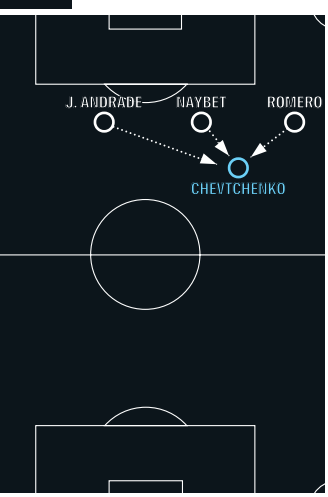
"VALERON ÉTAIT LE CERVEAU DE NOTRE ÉQUIPE"

"À l'époque, nous jouions pratiquement toujours dans le même système, en 4-2-3-1. À l'aller, Kaká nous avait fait très mal. J'ai donc demandé à Mauro Silva de le suivre de très près en phase défensive. Chevtchenko avait aussi été dangereux à Milan. L'idée était qu'il touche le moins de ballons possibles et nous avons plutôt bien réussi notre coup. Noureddine Naybet mais aussi Jorge Andrade, deux défenseurs rapides et très durs sur l'homme, lui ont laissé peu d'occasions de s'exprimer dans l'axe. Enrique Romero devait également le contenir lors des attaques milanaises. Il a tenu un rôle clé dans ce match car je lui avais aussi demandé de monter fréquemment sur son flanc gauche pour permettre à Albert Luque, un ailier très vif et rapide, de repiquer parfois dans l'axe.

L'idée était d'être à deux contre un face à Cafu, encore très offensif ce soir-là, et d'insister sur ce côté. Finalement, trois de •••

Préféré à Diego Tristan, pourtant davantage titularisé en Liga en 2003-2004, Walter Pandiani, un attaquant au profil plus physique et combatif, avait pour mission d'user les deux défenseurs centraux de Milan, Paolo Maldini et Alessandro Nesta, parfois en tutoyant les limites. Auteur du premier but espagnol à la 5e minute, l'Uruguayen a réussi sa mission.

••• nos buts sont venus de la gauche. À droite, j'avais demandé à Victor de rester proche de la ligne de touche et de créer le danger avec des centres. En pointe, j'avais décidé de titulariser Walter Pandiani à la place de Diego Tristan, un attaquant plus fin et plus technique. Mais pour ce rôle, j'avais besoin de poids. Pandiani était très costaud, luttait farouchement contre tous les défenseurs et pouvait parfois mettre les coudes. Après, ça restait noble, sans insulte. Le but était qu'il pèse le plus possible sur Alessandro Nesta et Paolo Maldini. Juan Carlos Valeron était dans le rôle de numéro 10. Il devait surveiller Andrea Pirlo en phase défensive mais n'avait pas la capacité physique pour lui mettre la pression tout le match. Il avait besoin d'avoir de la liberté dans son jeu pour briller. Avec sa technique, il distribuait vers Luque, Victor ou Pandiani. C'était le cerveau de notre équipe. Sur les phases offensives, j'avais demandé à Sergio de monter pour lui prêter main forte."



L'objectif était qu'il y ait au moins deux joueurs au marquage sur Andreï Chevtchenko. "L'idée était qu'il touche le moins de ballons possibles", souligne Javier Irureta. À gauche, Noureddine Naybet était au marquage, Enrique Romero devait surveiller l'Ukrainien de près sur son côté. Si "Cheva" repiquait dans l'axe, Jorge Andrade représentait la troisième lame.

LA PREMIÈRE PÉRIODE
"3-0, JAMAIS JE N'AURAIS PU IMAGINER CE SCÉNARIO"

"En tout début de rencontre, Jon Dahl Tomasson et Chevtchenko se sont montrés dangereux. C'était quand même le champion d'Europe en titre en face et il fallait redoubler de vigilance. À la 5e minute, Pandiani ouvre le score d'un tir croisé en se jouant parfaitement de Nesta et Maldini à l'entrée de la surface de réparation. Un but totalement dans son style car il était capable de se créer des occasions, seul face à des défenseurs solides. Cette ouverture du score nous a permis d'espérer un peu plus même si on s'attendait encore à souffrir. Pour ma part, je ne pensais pas qu'on allait marquer aussi rapidement.

Pour réaliser une remontada, il ne suffit pas de marquer très tôt. Il faut que l'équipe continue de jouer sur toute la durée du match, qu'elle soit solidaire, prête physiquement et qu'elle suive les consignes du coach. La fin de la première période est folle avec ces deux buts de Valeron *(35e)* et Luque *(44e)*. Nous sommes virtuellement qualifiés en demi-finales et l'ambiance devient explosive. Au troisième but, tout le monde saute de joie, que ce soit sur le terrain ou le banc de touche. Pour marquer à trois reprises face à Milan en une période, notre équipe a allié générosité, intensité et intelligence. Mes joueurs ont tout donné. Cependant, jamais je n'aurais pu imaginer ce scénario avant le match. Il y avait tellement de métier et de talent en face. Paolo Maldini était l'un des meilleurs défenseurs du monde. Pourtant, il a perdu le contrôle ce soir-là. Pandiani l'a rendu fou, tout comme Nesta."

LA MI-TEMPS
"COMME SI NOUS AVIONS REMPORTÉ LA COUPE DU MONDE"

"Une fois la mi-temps sifflée, mes joueurs ont foncé vers le tunnel. Dans le vestiaire, j'ai eu l'impression que nous avions remporté la Coupe du monde. Certains levaient les bras, sautaient et chantaient. C'était très électrique. Mais des joueurs d'expérience comme Mauro Silva, champion du monde 1994 et ancien capitaine du Brésil, Noureddine Naybet *(Maroc)*, José Francisco Molina et Fran

Noureddine Naybet éteint Andreï Chevtchenko. L'attaque de Milan perd son facteur X.

Juan Valeron exulte. Il vient d'inscrire le deuxième but du Deportivo.

Fran, en multipliant les débordements et les centres en fin de match, a obligé les Milanais, comme ici Gennaro Gattuso, à d'abord défendre. L'Espagnol marquera le but du 4-0.

Buzzi/Imago/Panoramic

(Espagne), qui possédaient également un vécu international, ont dit : « On reste tranquille, le plus dur commence. » Ils avaient raison. Nous devions rester prudents face à un Milan qui dominait la planète football à l'époque.

C'était important d'avoir des relais dans le vestiaire. Grâce à eux, je savais qu'il n'y aurait pas d'excès de confiance. Pour ma part, je me disais que l'exploit était à portée de main. Je ressentais des énergies positives. Dans mon discours, j'ai insisté sur certains points tactiques. Je leur ai demandé de « jouer avec la tête », de ne pas faire n'importe quoi avec le ballon et qu'on pouvait compter sur le soutien du public. Avant de repartir sur le terrain, je les ai réunis en cercle. On a tous mis la main au milieu et je leur ai dit : « On continue comme ça et surtout le match n'est pas encore terminé. »"

LA SECONDE PÉRIODE
"L'ARRÊT DE MOLINA SUR RUI COSTA EST LE TOURNANT DU MATCH"

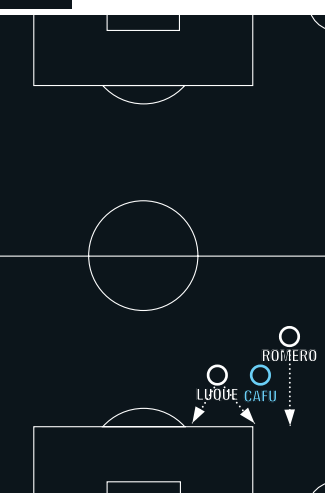
"Jusqu'à la 75e minute, l'équipe a parfaitement le match en main. Il y a moins d'intensité qu'en première période et l'AC Milan n'a pas d'occasions dangereuses. Mais nous n'étions pas encore à l'abri : un but adverse nous aurait éliminés. Heureusement, Fran aggrave la marque après son entrée en jeu *(76e)*. Je respire enfin. Dix minutes plus tard, Molina sauve l'équipe avec une parade magnifique sur un tir lointain de Rui Costa. C'est le tournant du match. S'il marque *(les deux équipes se seraient alors dirigées vers la prolongation)*, la fin de match aurait été très difficile parce que mes joueurs étaient vraiment cuits. À ce moment-là, je me •••

Au tableau !

Presque vingt ans plus tard, Javier Irureta n'a rien oublié de cette incroyable remontada. Les supporters du Deportivo non plus qui continuent de manifester leur affection au coach espagnol.

Buzzi/Imago/Panoramic - Paco Largo/Iago/PanoramiC

••• dis qu'il ne peut rien nous arriver. C'est d'ailleurs la dernière occasion franche de la rencontre. Au coup de sifflet final, c'est la liesse : de nombreux supporters envahissent la pelouse et me serrent dans leurs bras. Je me souviens avoir mis longtemps avant de regagner le tunnel. À ce moment-là, je me dis : « Nous pouvons gagner la Ligue des champions. » Carlo Ancelotti, l'entraîneur milanais, m'a rapidement serré la main. Plus tard, j'ai appris qu'il avait déclaré en conférence de presse que La Corogne pouvait aller au bout. Une fois rentré au vestiaire, c'était la grande fête. Tout le monde se congratulait. Les dirigeants nous ont rejoints. Ça n'a pas dépassé les limites, je n'ai pas été envoyé sous la douche. *(Rires.)*"



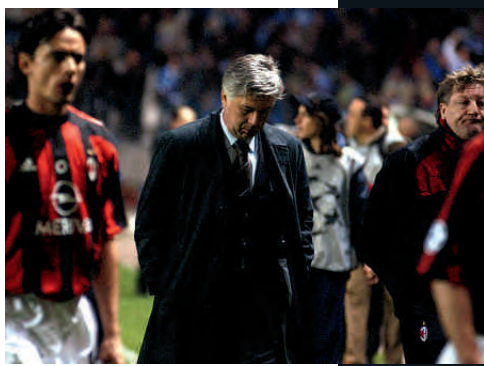
Offensivement, Enrique Romero et Albert Luque profitaient des montées de Cafu pour jouer dans son dos. Ce soir-là, trois des quatre buts de La Corogne sont venus du côté gauche.

L'IMAGE QUI RESTE

"J'INVITE ANDREA PIRLO À REVISIONNER LE MATCH"

"Cet exploit face à l'AC Milan reste l'un des sommets de ma carrière d'entraîneur avec le titre de champion d'Espagne en 2000, le seul de l'histoire du Depor, et ce sacre en finale de la Coupe du Roi en mars 2002 à Bernabeu face aux Galactiques du Real Madrid *(2-1).* Ce soir-là, le club célébrait son centenaire. Florentino Pérez avait annulé le dîner d'anniversaire et c'est nous qui en avions profité. *(Rires.)* Les insinuations de dopage d'Andrea Pirlo dans son autobiographie dix ans après notre remontada *(« Les joueurs espagnols étaient comme possédés… Quand l'arbitre a sifflé la mi-temps, ils ont couru vers le vestiaire comme Usain Bolt »)*? Il a été un grand joueur, mais mon équipe n'a jamais, jamais *(il insiste)* pris de choses bizarres. Notre staff médical était performant et

Carlo Ancelotti, le coach milanais, quitte le terrain du Riazor tête basse.



FICHE DE MATCH
AU COUP DE SIFFLET FINAL

intègre. Je l'invite plutôt à revisionner le match. Les demies face à Porto ? Mon pire souvenir. À l'aller *(0-0)*, j'ai eu des doutes sur et en dehors du terrain. L'arbitre *(Markus Merk)* n'a pas été bon. Pour une main non-intentionnelle, il a averti Mauro Silva, sous le coup d'une suspension, et a été très sévère sur l'exclusion de Jorge Andrade en fin de match. Leur absence a changé beaucoup de choses au retour au Portugal *(0-1)*. J'ai vu des personnes près du vestiaire de l'arbitre. Ces gens étaient-ils de Porto ? Je ne sais pas. Désormais, c'est loin et j'ai tourné la page. Aujourd'hui, La Corogne évolue en D3 *(10e)* et ça me fait beaucoup de peine. Mais l'engouement reste toujours très fort au Riazor avec 20 000 spectateurs en moyenne. Incroyable. Début novembre, ils sont venus jouer en Championnat dans ma ville natale à Irun *(0-3, contre Real Union)*, dans le Pays basque. Les supporters galiciens gardent de très bons souvenirs de mon passage à La Corogne *(1998-2005)* et m'envoient toujours beaucoup de marques d'affection." ⬢ C. L.

LES STATS

LA COROGNE		AC MILAN
48 %	POSSESSION	52 %
16	TIRS	12
10	TIRS CADRÉS	5
8	CORNERS	7
2	CARTONS JAUNES	1
19	FAUTES COMMISES	20

LES BUTS

1-0 Pandiani (5e, passe de Romero)
2-0 Valeron (35e, passe de Luque)
3-0 Luque(44e, passe de Molina)
4-0 Fran (76e, passe de Victor)

Les joueurs du Deportivo peuvent laisser éclater leur joie. Ils viennent d'éliminer le tenant du tire.

LE QUIZ DE JAVIER : 1/6

"Quel était le pourcentage de possession du Deportivo La Corogne lors de ce quart de finale retour de Ligue des champions ?
(Il réfléchit.) Je ne sais pas. (Faux, 48 %, contre 52 % pour Milan.) **0/1**

Quelle était la nationalité de l'arbitre qui officiait ce soir-là ?
Allemande. (**Faux**. Urs Maier [le même directeur de jeu que lors de la première remontada de La Corogne en Ligue des champions face au Paris-Saint-Germain en 2001, 4-3] est de nationalité suisse.) **0/2**

Combien de cartons jaunes ont reçu vos joueurs ce soir-là ?
4 .(**Faux**. 2 : Victor et Walter Pandiani.) **0/3**

Quel est le nombre de tirs tentés par votre équipe pendant ce match ?
20 .(**Faux**. 16 tirs, dont 10 cadrés.) **0/4**

Combien de corners avez-vous obtenus durant ce quart de finale retour ?
3. (Faux. 8 corners.) 0/5

Combien de joueurs de La Corogne ont été convoqués en sélection espagnole par Iñaki Saez pour l'Euro 2004 ?
4. (**Vrai**. Il s'agit de César Martin, Joan Capdevila, Juan Carlos Valeron et Albert Luque.)" **1/6** ⬢ C. L.

MIAMI, LE SOCCER A SON MESSI

Grâce à l'arrivée du champion du monde argentin à l'Inter, mais aussi dans le sillage de diverses structures à l'accent français, la ville du sud de la Floride a trouvé une place au soleil sur la carte du football mondial.

Par
Florent Torchut, à Miami

Photos
Xavier De Nauw/L'Équipe

ATLAS

Miami, États-Unis.
Population 6 millions d'habitants avec l'agglomération.
Température moyenne l'hiver 21 °C.
Température moyenne l'été 28 °C.
Ensoleillement 8 heures 30 par jour.
Précipitations 140 jours par an.

En apercevant au loin les côtes de la Floride, tandis que l'avion entame sa descente au-dessus des eaux cristallines des Bahamas, on repense aux Espagnols qui ont accosté accidentellement dans ces contrées il y a plus de cinq siècles. Lové entre les mangroves infestées d'alligators des Everglades, à l'ouest, et les plages de sable fin de Miami Beach, à l'est, "the Gateway to the Americas" (la Porte des Amériques, l'un des surnoms de Miami) s'ouvre à un sport importé du Vieux Continent aussi, mais grâce à un Argentin cette fois, Lionel Messi. Si Pelé et Franz Beckenbauer ont allumé la flamme du soccer au Cosmos de New York, suivis par Johan Cruyff (Los Angeles Aztecs, Washington Diplomats) au tournant des années 1970-1980, avant que Thierry Henry (New York Red Bulls) et Zlatan Ibrahimovic (Los Angeles Galaxy) ne relancent la tendance de la préretraite dorée aux USA au XXIe siècle, le football peine néanmoins toujours à atteindre la popularité du basket, du baseball ou du foot US au pays de l'Oncle Sam.

Bien avant le champion du monde 2022, le sud de la Floride a pourtant lui aussi accueilli son lot de stars du ballon rond, avec George Best et Gerd Müller, qui ont porté l'un après l'autre la tunique des fugaces Strikers de Fort Lauderdale (1977-1983). Mais le soccer n'a pas davantage prospéré dans le "Sunshine State" (l'État ensoleillé), malgré l'apparition furtive du Fusion de Miami entre 1998 et 2001, qui a compté dans ses rangs le Colom-

bien Carlos Valderrama. Il y a cinq ans, David Beckham, ancien milieu des Los Angeles Galaxy, s'est alors lancé dans un grand défi : créer sa franchise à Miami avec la volonté d'imposer le football dans son nouveau fief, plus connu des joueurs jusque-là comme une destination de vacances. Membre de la Major League Soccer (MLS) depuis 2020, l'Inter Miami a signé un coup de maître cet été en s'adjugeant les services de Messi, en fin de contrat au Paris-SG.

Anciens de Ligue 1 et frère d'Anelka

Le "Spice Boy" n'est cependant pas le seul à croire au beau potentiel du foot à Miami. Au cœur de l'incommensurable damier urbain, sur le terrain synthétique du Charles Hadley Park, réservé à l'accoutumée au football américain, trois Français s'égosillent pour encourager et corriger de jeunes pousses qui rêvent d'une carrière dans le soccer. Installé depuis près de vingt ans en Floride, Claude Anelka, grand frère et ancien conseiller de l'avant-centre des Bleus (69 sélections), soutient avec le Camerounais Samuel Ipoua le projet de leur pote d'origine haïtienne, Wagneau Eloi, passé notamment par Lens et Monaco et qui a monté l'Elevate Soccer Project (ESP), une école de football qui rassemble des adolescents de tous horizons.

Derrière la main courante, Dexter Hicks imagine ses fistons marcher sur les traces de Dwight Yorke et Stern John, les deux joueurs emblé- •••

PRATIQUE

Décalage horaire
- 6 heures en été.

Distance Paris-Miami
7 300 km.

Vol Paris-Miami
10 heures.

Prix du billet d'avion Entre 400 et 750 euros l'aller-retour.

Une nuit d'hôtel
Entre 150 et 500 euros.

Trajet aéroport - centre-ville
30 euros en taxi.

Ticket de transport en commun 2,10 euros.

Ville de foot

Des fresques aux maillots de la sélection argentine et de l'Inter Miami, vendus par centaines, l'arrivée de Lionel Messi dans la "Magic City" a donné un regain d'intérêt pour le soccer dans une ville plus attirée par les autres sports collectifs US et par sa fameuse plage de sable fin.

••• matiques de Trinité-et-Tobago, dont ils sont également originaires. À ses côtés, l'ex-attaquant de Ligue 1 est plus dubitatif. "On bat régulièrement nos adversaires de huit ou neuf buts mais, dès que l'écart se creuse, certains de nos joueurs se mettent à dribbler, à oublier nos principes de jeu et ils perdent le fil du match. Ça nous rend fous de rage. Les entraîneurs adverses ont souvent du mal à comprendre que l'on soit si exigeants."

Un sport réservé à une élite

Après cette séance d'entraînement matinale, nous sommes invités à partager un déjeuner créole dans les bureaux d'ESP situés à l'étage de l'Urban Indoor Futbol, un complexe de foot en salle situé à cinq minutes en voiture, afin de dresser un état des lieux du football aux États-Unis en compagnie de ses amis Claude Anelka et Samuel Ipoua. "Les gamins ici manquent de concentration et d'agressivité, relève tout d'abord le second, ancien international camerounais *(9 sélections)*. On essaie de leur inculquer ça lors des entraînements pour qu'ils soient dans cet état d'esprit le jour du match, de les pousser à rattraper le retard qu'ils peuvent avoir en termes d'investissement par rapport à des jeunes d'autres pays, mais il y a du travail…"

Il faut dire que sur ces terres, le football n'est ni un sport de rue, contrairement au basket, ni le plus prisé à l'université, où le foot US est roi. Pour pratiquer cette activité dans ce coin de la planète, mieux vaut avoir les moyens : une famille doit débourser entre dix et quinze mille euros par enfant chaque saison, selon Eloi, "entre la licence, les équipements, les indemnités des arbitres, les inscriptions aux divers tournois et les déplacements que cela implique".

Contrairement au système fédéral, comme celui que nous connaissons en France – où la majeure partie de ces frais sont pris en charge par la Fédération et les clubs –, les parents sont contraints d'assumer seuls ces dépenses exorbitantes. "Ici, le football est une jungle", assène Claude Anelka, en référence aux innombrables ligues qui se superposent et se font concurrence, au détriment d'une formation de qualité. "Le système des franchises, qui évoluent au sein de ligues fermées, ne permet pas de progresser, reprend Ipoua. Pour que le football évolue aux USA, ce système doit changer, en incluant des montées et des descentes, afin de favoriser la compétitivité." L'académie dirigée par Eloi essaie tant bien que mal de remédier à la situation en offrant à ses "gamins", comme il les surnomme, la possibilité de s'entraîner quotidiennement tout en suivant des cours en ligne l'après-midi.

Le rêve américain d'un fan de l'OM

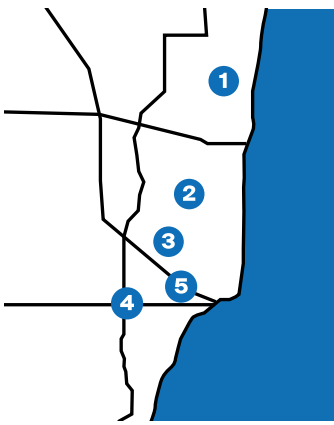
En novembre, une dizaine d'entre eux se sont rendus au Pôle espoirs masculin de Liévin (Pas-de-Calais) – qui a notamment formé Benjamin Pavard

et Raphaël Varane – afin de se confronter aux meilleurs jeunes de la région et par là même de se jauger. En contrebas, un groupe de gamins vêtus aux couleurs de la Seleçao suit attentivement les consignes d'Andrea, le jeune italien qui dirige les séances de la Joga Bonito Futsal Academy, une école de foot en salle créée par des Brésiliens.

Le terrain à côté a des airs de Stade-Vélodrome, avec sa reproduction géante d'un tifo olympien affichée derrière un but, le portrait de Bernard Tapie en pochoir et la coupe aux grandes oreilles auréolée de la date du 26 mai 1993, jour où la bande à Basile Boli a décroché la seule étoile française en Ligue des champions. Le héros de Munich est déjà passé rendre visite au maître des lieux, un Bourguignon fada de l'OM qui a débarqué à Miami il y a vingt-cinq ans. "Il n'y avait alors pas vraiment de clubs de foot ici, c'était impossible de jouer dans la rue comme en France. Du coup on tapait la balle où on pouvait, sur la plage, dans des parcs, raconte Michael Athea. En 2007, j'ai donc décidé d'ouvrir une salle de foot. On est très vite devenu un lieu de référence, de nombreuses stars passent par chez nous : on a eu Zlatan Ibrahimovic, Youri Djorkaeff, Paul Pogba, Franck Ribéry, Kingsley Coman, Gaël Monfils, le youtubeur IShowSpeed… Pour répondre à la demande croissante, on est passés de un à six terrains au fil des années." En parallèle, "Mike", comme tout le monde le connaît ici, a monté en 2017 un fan-club de l'institution marseillaise, qui se réunit une à deux fois par semaine dans le salon de l'Urban Indoor Football pour supporter les siens à des milliers de kilomètres de la cité phocéenne. Mais actuellement, une tout autre rencontre occupe l'esprit de l'entrepreneur français, qui a accompli son rêve américain. "Mon fils Luca est tout excité car il va jouer contre le fils de Messi en U12 sur le terrain de l'Inter, sans doute sous les yeux de son père. Avoir un joueur de sa trempe à Miami, c'est extraordinaire, il apporte une touche spéciale, cette délicatesse avec le ballon qui lui appartient. On a par ailleurs hâte que débute la Copa America *(aux États-Unis, du 20 juin au 14 juillet prochain, finale à Miami)* et d'accueillir la Coupe du monde 2026 *(au Hard Rock Stadium)*."

La PSG Academy se développe en Floride

À l'autre bout de la ville, le soleil se couche sur le Kendall Soccer Park, où une sélection d'adolescentes du FC Miami City affronte les Miami Strikers. Au bord du terrain, ça tchatche en anglais, en espagnol, mais aussi en français. À l'instar d'autres grands clubs européens tels que le Barça, l'Inter Milan, la Juventus ou le Séville FC, le PSG a ouvert ici sa propre Academy (école de football), qui offre aux jeunes joueurs locaux l'opportunité de progresser en suivant la méthodologie d'entraînement du PSG, et s'est associé en parallèle avec le Miami City pour développer une sec- •••



STADES

1. Drive Pink Stadium
1350 NW 55th Street, Fort Lauderdale.
Club résident Inter Miami.
Inauguration 2020.
Capacité 21 000 places.

2. Hard Rock Stadium
347 Don Shula Drive Suite 102, Miami Gardens.
Club résident Miami Dolphins (foot US). Il accueillera des matches du Mondial 2026.
Inauguration 1987.
Capacité 65 000 places.

3. Ted Hendricks Stadium
4800 Palm Ave, Hialeah.
Club résident Miami United FC (D4).
Inauguration 2004.
Capacité 5 000 places.

4. Riccardo Silva Stadium
11310 SW 17th Street, Miami.
Club résident Miami FC (D2).
Inauguration 1995.
Capacité 20 000 places.

5. Miami Freedom Park (en construction)
1802 NW 37th Ave, Miami.
Club résident Futur stade de l'Inter Miami.
Inauguration Prévue en 2025.
Capacité 25 000 places.

Comme les vendeurs de maillots Margarita et Roberto (ci-dessus), de nouveaux touristes, notamment en provenance d'Argentine, sont attirés par Miami depuis l'arrivée de Lionel Messi en Floride. Un nouveau public qui s'agrège aux millions de visiteurs accueillis chaque année (26,5 en 2022).

••• tion féminine. Ici, les jeunes filles aspirent comme les garçons à faire leurs études au sein d'une grande université pour assurer leur avenir, bien avant de songer à participer à la Coupe du monde. "On est la seule académie de Floride à proposer un programme de sport-études européen de prestige spécialisé dans le football, destiné aux filles et aux garçons, qui leur permet d'intégrer ensuite les plus grandes universités du pays", signale Charlène Fortin, la directrice des programmes de la PSG Academy, une Française installée à Miami depuis une douzaine d'années.

De la Floride aux Bleuettes

Quelques heures auparavant, nous avons appris la convocation de Prudence Truchot en équipe de France U16, la toute première fille de l'école à être appelée en sélection chez les Bleues. Malgré la bonne nouvelle, Julian Pedraza fait les cent pas devant le banc, mécontent de la tournure que prend la rencontre de ses protégées face aux Strikers, bien plus réalistes dans la surface. "Why do you kick the ball ?" ("Pourquoi tu dégages le ballon ?"), lance cet ancien joueur pro passé par les Championnats colombiens et belges, désormais directeur technique de la PSG Academy, alors qu'une de ses défenseuses se débarrasse du cuir plutôt que de relancer court. "On met à disposition de nos jeunes la méthodologie du PSG, en leur proposant notamment des séances d'entraî-

QUELLES FRANCHISES EMBLÉMATIQUES ? *Le soccer derrière le basket et le foot américain*

1. Le Heat de Miami
Née en 1988, l'équipe de basket locale a décroché trois titres NBA (2006, 2012, 2013), dont les deux derniers sous l'impulsion du "Big Three", le fabuleux trio formé par Dwyane Wade, LeBron James et Chris Bosh.

2. Les Dolphins de Miami
La formation de football américain (NFL) a connu son heure de gloire il y a un demi-siècle, disputant alors trois Super Bowls d'affilée (pour deux victoires en 1972 et 1973) et réussissant l'exploit de remporter tous ses matches lors de la saison 1972 (saison régulière et play-offs). Elle est associée aussi au quarterback Dan Marino *(photo),* qui y a évolué de 1983 à 1999.

3. Les Panthers de Florida
Les patins à glace ne sont pas une tradition locale mais la franchise de hockey floridienne a atteint par deux fois (1996 et 2023) la finale de la Coupe Stanley, sans jamais décrocher ce titre qui couronne la meilleure équipe d'Amérique du Nord.

4. Les Marlins de Miami
Troisième de la Conférence Est de la MLB (la Ligue américaine de baseball) la saison dernière, les Marlins (un cousin éloigné de l'espadon) courent après un trophée qui leur échappe depuis vingt ans (vainqueurs des World Series en 1997 et 2003).

DR

Bien connue pour son côté paradisiaque, Miami se mue progressivement en une ville de "soccer" où les écoles de football – comme l'ESP – et les académies, dédiées à la fois aux filles et aux garçons, ont fait leur trou. L'arrivée de Lionel Messi a renforcé l'attractivité de la cité floridienne pour les amateurs de ballon rond.

••• Sur Lincoln Road, la célèbre rue piétonne jalonnée de restaurants chics et de boutiques de mode qui traverse Miami Beach, Hamsterly, l'un des vendeurs du Pelé Soccer Store, me confie écouler chaque jour plus d'une cinquantaine de maillots roses floqués du numéro 10 au nom de l'Argentin. Les jours de match, cela peut monter jusqu'à une centaine. Ce mercredi soir, l'Inter reçoit justement le Charlotte FC au Drive Pink Stadium pour le compte de l'avant-dernière journée de la saison régulière de MLS. Malgré une belle remontada entamée depuis le mois de juillet sous l'impulsion du dernier Ballon d'Or, Miami n'a plus aucune chance de se qualifier pour les play-offs, qui opposent en fin d'année les huit meilleures équipes de chaque Conférence (Est et Ouest).

Vice City et son ambiance sud-américaine

Revenu la veille de Lima, où il a signé un doublé face au Pérou (2-0, le 18 octobre), en match des éliminatoires pour la Coupe du monde 2026, le capitaine de l'Albiceleste est confortablement installé dans sa loge. Cela ne l'empêche pas de déclencher l'hystérie collective lorsqu'il apparaît sur l'écran géant du stade. En tribunes, les maillots rose dragée se mêlent à ceux de la sélection argentine, en l'honneur du nouvel MVP du club. Avant le coup d'envoi, une jeune femme interprète *The Star-Spangled Banner,* l'hymne national des États-Unis, avant que n'éclate une série de feux d'artifice dans le ciel. Ce n'est pas le Super Bowl, mais le show à l'américaine opère, tandis que les spectateurs grignotent des pop-corn et sirotent leur soda. Sur le terrain, le spectacle se révèle bien moins attrayant, les acteurs enchaînant les approximations techniques. Tous les quarts d'heure, un message s'affiche sur les panneaux lumineux situés derrière les buts afin d'inciter le public à taper des pieds pour revigorer ses joueurs.

Dans le virage nord, les supporters reprennent des chants classiques du football sud-américain et mettent l'ambiance au rythme des tambours. "On a commencé à se réunir à peine la franchise lancée, avant même le premier match de l'équipe, indique Christopher Moramarco, l'un des cinq fondateurs de Vice City, le groupe de supporters le plus actif de l'Inter Miami. On se retrouve autour d'asados *(grand barbecue à l'argentine)*, on écrit et on répète les chansons que l'on entonne les jours de match. Parmi nous, il y a des Argentins, des Chiliens, des Colombiens et même des Cubains, qui se sont petit à petit familiarisés avec les codes du stade."

Pour accueillir Leo Messi comme il se doit lors de sa présentation au Drive Pink Stadium mi-juillet, les membres de Vice City avaient fabriqué un immense tifo sur lequel il était représenté en super-héros façon Batman et une ombre en forme de chèvre (pour "GOAT", le meilleur joueur de tous les temps). "On a eu envie de recréer

QUELLES COMMUNAUTÉS ?

Espagnol LV1

1. Les Cubains
Arrivée en masse à partir des années 1960, dans la foulée de la révolution menée par Fidel Castro, la diaspora cubaine, immortalisée dans le film *Scarface* de Brian De Palma, s'est recréé un cocon à Little Havana. Le long de la fameuse Calle Ocho, on joue ainsi aux dominos, produit des cigares et danse au rythme de la rumba.

2. Les Portoricains
Chassée du quartier de Wynwood (autrefois baptisé Little San Juan) par une gentrification croissante, la communauté portoricaine de Miami continue néanmoins de s'agrandir, poussée à l'exode par les ouragans autant que par la crise économique.

3. Les Haïtiens
Fuyant le régime dictatorial des Duvalier dans la seconde moitié du XX^{e} siècle, de nombreux Haïtiens ont élu domicile à "Ti Ayiti" (la Petite Haïti en créole), où ils perpétuent la culture de leurs origines, notamment la gastronomie et la littérature.

4. Les Argentins
Bien avant l'arrivée de Lionel Messi à l'Inter Miami, nombre de ses compatriotes ont élu domicile autour de l'avenue Collins, l'artère principale de Miami Beach, où l'on trouve notamment le restaurant *Parrilla Liberty*, lieu de rassemblement des Argentins lorsque joue la Selección ou Boca Juniors.

autour de l'Inter cette culture du supportérisme que nos parents nous ont inculquée durant notre enfance", nous fait savoir Christopher.

Tête à tête avec un octuple Ballon d'Or

À l'issue du match, la Hard Rock Terrace, le carré VIP qui occupe un coin du stade, se transforme littéralement en boîte de nuit, au son du reggaeton, tandis que les convives se déhanchent, cocktails à la main. On ne s'éternise pas. Une journée exceptionnelle nous attend : un entretien avec Lionel Messi dans sa villa de Fort Lauderdale qui officialise l'obtention de son huitième Ballon d'Or. À l'instar des vedettes du cinéma, le champion du monde réside dans un quartier privé ultrasécurisé, au cœur d'un dédale de canaux.

Ici, il n'est pas dérangé par ses riches voisins d'un certain âge, indifférents aux choses du foot. Des bateaux et des jet-skis passent à quelques mètres de son jardin où Thiago, Mateo et Ciro, ses trois fils tout juste revenus de l'école en compagnie de leur mère Antonela, s'essayent à quelques frappes dans des petits buts. La partie s'achève prématurément lorsque le ballon tombe à l'eau. L'aîné et son cadet enfilent leur tenue de l'Inter Miami avant de sauter dans le crossover familial conduit par leur papa direction l'entraînement. En Floride, devenue depuis quelques mois l'un des épicentres du foot mondial, la petite famille ne semble pas regretter la vie parisienne. ⬢ F. To.

Si les séances de bodybuilding n'ont pas changé sur les plages de Miami, les matches de l'Inter connaissent une nouvelle atmosphère avec l'arrivée de l'octuple Ballon d'Or, comme lors du feu d'artifice tiré à l'occasion de l'avant-dernière journée de saison régulière le 18 octobre contre le Charlotte FC (2-0).

DIDIER ROUSTAN : “CANTO, DIEGO ET MOI AVONS DES POINTS COMMUNS”

Dans son ouvrage intitulé *Puzzle,* le journaliste Didier Roustan sort de sa besace des morceaux d’un parcours de presque cinquante ans, guidé par une quête d’idéal, de rencontres et de “sentiments”. Par Dave Appadoo

“Didier, il y a dans ce livre, avec en toile de fond foot et télé, une forme de nostalgie sans tristesse. Était-ce ton impression en l’écrivant ?
Je parlerais plutôt de mélancolie avec de l’espoir, ce qu’indique le mot portugais “saudade”, et que j’ai toujours ressenti au fond de moi, car j’ai toujours eu un certain déracinement. Par rapport à mes origines, l’Afrique notamment, mais le tout relié aussi à un certain idéal. J’ai été biberonné par le Brésil 1970, l’Ajax de Cruyff et les Pays-Bas 74. Mais, à partir des années 2000, on a vraiment basculé dans un autre football où le physique a pris le dessus, où le joueur premium n’était plus le numéro 10. Messi *(octuple Ballon d’Or)* est l’ultime joueur qui incarne à lui seul et la primauté du créateur et la conclusion du finisseur. Et au milieu coule une rivière de dribbles.

Tu viens de citer Pelé, Cruyff, Messi, mais quand on évoque Didier Roustan, on pense immédiatement à Cantona et Maradona. Quelles relations avais-tu avec eux ?
Avec l’avantage de la langue et le fait que Cantona me connaissait déjà à travers *Téléfoot,* il y a eu une relation plus étroite avec lui, à laquelle je consacre un chapitre. Notre expérience aux commentaires du Mondial 1994 aurait pu être un livre. *(Rires.)* Mais, au bout du compte, Canto, Diego et ma pomme avons des points communs : une forme d’engagement, un certain idéal, un esprit libertaire, une dose d’orgueil plus ou moins poussée aussi, tout en étant assez timides. Si, si je vous assure ! La grande différence est qu’ils jouaient bien mieux que moi, enfin c’est ce qu’il se dit ! *(Rires.)* Sans vendre leur âme. Comme le dit Maradona : « La pelota no se mancha », le ballon ne se salit pas.

Comment s’est nouée ta relation avec Maradona, joueur le plus iconique de tous les temps ?
Et le plus intouchable aussi, car il y avait toujours énormément de monde autour de lui. À l’époque de *Téléfoot,* on avait fait plusieurs choses ensemble purement professionnelles et, peu à peu, s’est

Étienne Garnier/L’Équipe - Pierre Lablatinière/L’Équipe - DR

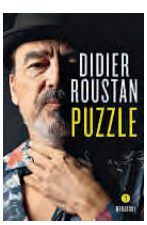
D'AUTRES IDÉES DE LECTURE

Deuxième livre de Dominique Rocheteau, l'ancien attaquant de Saint-Étienne, du PSG et des Bleus, *Foot sentimental* (éditions Le Cherche Midi) propose lui aussi une certaine vision de ce sport. Dans la catégorie autobiographie, Gervais Martel, l'ancien président de Lens, a publié la sienne, *Y'a rien qui va mal* (éditions En Exergue). Il s'y raconte à travers son amour pour le club. Pour compléter, quand on est supporter des Sang et Or : *90 ans du stade Félix-Bollaert* (éditions Hugo Sport). Et pour les autres : *la Vie en Vert* (éditions Des Joyeux Pendus) de Pascal Pacaly, galerie de personnages qui ont fait l'ASSE ; *AJ Auxerre, l'âge d'or raconté par ses légendes* (éditions Talent Sport) ; *TéFéCé, debout toujours* (éditions Privat) ; *la Patate de Pencran* (éditions Mediapop) ; *l'Encyclopédie du Ballon d'Or, nouvelle édition* ou les *50 héros de l'Euro 2024* (éditions Solar). Dans ce panorama, on n'oubliera pas l'original *Sentences provisoires : (Et autres footaises)* aux éd. Librinova). Et enfin, le 11 janvier, Éric Halphen, l'ancien magistrat anti-corruption, publiera *les Divisions* (éditions Buchet/Chastel), un roman dont le point de départ est l'histoire d'un joueur pro accusé de violences conjugales. ⬢

installé un feeling. Du coup, quand je le croisais, il me reconnaissait, avec un sourire et un mot gentil. Maradona était très sensible. Et, par l'entremise d'un journaliste italien, Gianni Mina, très proche des milieux intellectuels sud-américains, j'ai rencontré Diego de façon plus privée. Le Syndicat Mondial nous a définitivement rapprochés. Une anecdote en dit long sur lui et son extrême sensibilité. En octobre 1993, Maradona fait son comeback à Newell's, mais il ne veut pas donner d'interviews, alors que je suis venu pour suivre ce retour. J'étais au même hôtel que lui et je me tape une rage de dents. À 3 heures, je vais à l'accueil pour voir s'ils ont un antidouleur. Et vers 4 heures, alors que je traînais dans le hall, Marcos Franchi, l'agent de Diego, rentre de soirée, me voit avec ma rage de dents, et en parle à Maradona au petit matin. Diego, touché par mes galères, dit OK pour l'interview. Maradona était un sentimental. D'ailleurs, dans la culture foot sud-américaine, on dit que le foot est un sentiment. Ainsi, lors de son retour à Boca en 1995, je lui avais demandé de me parler de son amour pour ce club, et il m'avait répondu : « Je ne saurais pas te l'expliquer car Boca, c'est un sentiment. » À mon niveau, durant mon parcours dans le foot, j'ai été, au-delà de mon amour du jeu, à la recherche d'histoires et de sentiments. C'est résumé dans ma déclaration : « Je paierais pour voir jouer Pastore, pas pour Mbappé. » Je suis plus sensible au sentiment qu'à la performance.

Tu trouves que le foot actuel est plus formaté ?
Totalement. Même dans notre métier de journaliste, on pourrait penser qu'avec la multiplication des médias, il y a plus d'audace que quand on sortait à peine de l'ORTF. Finalement, c'est le contraire, c'est une période moins novatrice. Moins tolérante aussi. Il suffit de dire un truc un peu à contre-courant ou de choisir un axe différent d'une certaine doxa pour se faire allumer, notamment avec la puissance de feu des réseaux sociaux.

Tu envisages un *Puzzle 2* ?
Peut-être que je vais y songer, je ne sais pas encore. Mais c'est vrai que j'ai encore tellement de choses à raconter… En tout cas, j'ai été très touché par les nombreux retours chaleureux sur ce livre car, pour certains, c'est aussi un peu de leur vie qui défile à travers ces pages. Et, grande satisfaction : j'ai voulu y mettre du vécu, de l'information, de la transmission, du partage, de l'humain. Et cela a provoqué chez les gens… des sentiments !" ⬢



Puzzle,
par Didier Roustan, éditions Marabout, 19,90 euros en version papier et 14,99 euros en version numérique.

L'Équipe - DR - Alain de Martignac/L'Équipe

LE POINT DE NORMANDIE

Kennet Andersson, troisième de la Coupe du monde 1994 avec la Suède, qui avait quitté Lille durant l'été, évoluait au... Stade Malherbe de Caen quand il a décroché un point au Ballon d'Or *France Football.*

Par Olivier Bossard, à Göteborg. Photos Christophe Berlet/L'Équipe

Pas la peine de mentir ou tenter de faire semblant. Kennet Andersson, 56 ans, n'a jamais su qu'il avait, un jour, été classé au Ballon d'Or *France Football*. C'est dit, c'est avoué. La découverte remonte au début du mois d'octobre. Grâce à nous. L'ancien attaquant de Caen, Lille ou Bologne, en Italie, reçoit dans ses bureaux décorés d'objets sportifs en tout genre, sur les hauteurs de Göteborg, dans l'ouest de la Suède. L'endroit est calme. Lui, un peu moins, devant la nouvelle du jour. "Quoi ? J'ai vraiment été classé au Ballon d'Or ? Je ne savais même pas. C'est fantastique. Mais quand ?" En 1994, quelques mois après sa Coupe du monde aux États-Unis. Là-bas, après un nul inaugural face au Cameroun (2-2) et un succès devant la Russie (3-1), les Suédois font match nul contre le Brésil en phase de groupes (1-1), accèdent au second tour, éliminent l'Arabie saoudite (3-1) et la Roumanie (2-2, 5-4 aux t.a.b.) en huitièmes et en quarts, avant de sortir face aux Auriverde (0-1) en demi-finales et de prendre la troisième place aux dépens des Bulgares (4-0). Un exploit.

Pendant la compétition, l'attaquant suédois plante cinq buts (celui en demi-volée après un contrôle de la poitrine contre les Brésiliens fait partie des plus beaux du tournoi), autant que le Brésilien Romario, l'Italien Roberto Baggio et l'Allemand Jürgen Klinsmann. Un autre exploit. "Ç'a été une aventure incroyable." On y reviendra plus tard. Focus, pour l'instant, sur sa place au Ballon d'Or.

À l'époque, la rédaction de *France Football* ne propose aucune liste à ses jurés. Les journalistes invités à voter ont pour consigne d'établir le top 5 européen de leur choix (le trophée 1994 restera le dernier sous sa forme originelle avec la possibilité de ne titrer que des joueurs européens évoluant en Europe, et sans liste donnée au préalable). Cette année-là, Kennet Andersson récolte donc un point, comme Zvonimir Boban (AC Milan), Pep Guardiola (FC Barcelone) ou Andreas •••

Sur les traces de...

À Lille (ci-dessus), puis à Caen (en haut à gauche et à droite), ici aux côtés d'Amara Simba lors de leur arrivée en Normandie en juillet 1994, Kennet Andersson montre ses aptitudes de buteur. Des qualités qu'il dévoile aux yeux du monde en inscrivant 5 buts lors du Mondial aux États-Unis, dont une demi-volée contre le Brésil (à gauche), et un doublé contre l'Arabie saoudite (tout à droite).

••• Möller (Borussia Dortmund). Le donateur vient de Malte, s'appelle Henry Brincat et dit de lui qu'il a été "le buteur surprise de l'été qui pointe au plus haut niveau", dans sa justification publiée dans les colonnes de *FF* le 20 décembre 1994. "À l'époque, on n'avait accès à rien, internet n'existait pas. Et personne ne me l'a jamais dit. Mais, du

"Personne ne m'a jamais dit que j'étais classé au Ballon d'Or"

coup, je suis très flatté de figurer dans ce classement, même si je ne l'apprends que maintenant. Ça fait suite à ce mois complètement fou. Il s'était passé tellement de choses folles pendant cette Coupe du monde..." Une épreuve qui a fait de lui quelqu'un qui compte au pays.

Encore arrêté dans les rues

La scène, racontée par l'intéressé, se passe dans les rues de Göteborg, la semaine précédant notre venue. Kennet Andersson marche vers le centre-ville, tout près du jardin botanique (Göteborgs botaniska trädgård), quand une femme de son âge s'approche de lui pour s'arrêter à sa hauteur. "Elle a refait ma célébration de buts avec les doigts *(les index pointés faisant penser à deux pistolets)*. Celle de la Coupe du monde 94. Elle ne m'a même rien dit. Elle a accéléré, s'est postée devant moi et s'est contentée de ça et d'un sourire. J'ai dit : « OK, merci. » Et elle est partie." Contente de son moment avec l'un des héros de la World Cup 94.

Sur place, personne n'a oublié le parcours de l'équipe nationale. Ni le natif d'Eskilstuna, rangé parmi les révélations de la compétition dans les livres d'histoire suédois. "Ça fait bientôt trente ans qu'on a atteint ces demi-finales, mais il ne se passe pourtant pas une semaine sans qu'on ne me parle de ce tournoi. C'était énorme pour un pays comme le nôtre. On avait eu le droit à une fête comme jamais à notre retour, avec un défilé à Stockholm. Encore aujourd'hui, on me parle de cette épopée, de mes buts contre le Brésil ou la Roumanie et on me fait régulièrement ma célébration avec les doigts. C'est fou."

Dingue, comme la une d'un journal américain de Dallas pendant la compétition. Sur la photo d'ouverture, Kennet Andersson apparaît en train de célébrer,

Le classement de 1994

1. **Hristo Stoitchkov** (BUL, FC Barcelone), 210 points
2. **Roberto Baggio** (ITA, Juventus Turin), 136 pts
3. **Paolo Maldini** (ITA, AC Milan), 109 pts
4. **Gheorghe Hagi** (ROU, Brescia, FC Barcelone), 68 pts
–. **Tomas Brolin** (SUE, Parme), 68 pts
6. **Jürgen Klinsmann** (ALL, Monaco, Tottenham), 43 pts
7. **Thomas Ravelli** (SUE, IFK Göteborg), 21 pts
8. **Jari Litmanen** (FIN, Ajax Amsterdam), 12 pts
9. **Marcel Desailly** (FRA, AC Milan), 8 pts
–. **Dejan Savicevic** (Yougoslavie, AC Milan), 8 pts
11. **Franco Baresi** (ITA, AC Milan), 7 pts
–. **Michel Preud'homme** (BEL, Malines, Benfica), 7 pts
13. **Michael Laudrup** (DAN, Real Madrid), 4 pts
–. **Yordan Letchkov** ((BUL, Hambourg), 4 pts
–. **Éric Cantona** (FRA, Manchester United), 4 pts
16. **Krassimir Balakov** (BUL, Sporting CP), 3 pts
–. **José Luis Caminero** (ESP, Atlético de Madrid), 3 pts
–. **Lothar Matthäus** (ALL, Bayern), 3 pts
–. **Jean-Pierre Papin** (FRA, AC Milan,Bayern),3 pts
–. **Giuseppe Signori** (ITA, Lazio Rome), 3 pts
21. **Philippe Albert** (BEL, Anderlecht, Newcastle), 2 pts
–. **Otto Konrad** (AUT, Austria Salzbourg), 2 pts
–. **Ciriaco Sforza** (SUI, Kaiserslautern), 2 pts
24. **Kennet Andersson** (SUE, Lille, Caen), 1 pt
–. **Zvonimir Boban** (CRO, AC Milan), 1 pt
–. **Martin Dahlin** (SUE, Mönchengladbach), 1 pt
–. **Josep Guardiola** (ESP, FC Barcelone), 1 pt
–. **Andreas Möller** (ALL, Borussia Dortmund), 1 pt

Pierre Lablatinière/L'Équipe - L'Équipe

près d'un poteau de corner. "On avait joué l'Arabie saoudite à Dallas, la ville dans laquelle le président Kennedy s'est fait assassiner *(le 22 novembre 1963)*. Ce jour-là, j'avais mis un doublé et donc fait ma célébration deux fois. Un journal américain avait titré : « The Shooting Dallas. » Il pensait que j'imitais des pistolets et avait relié ça à cet événement. C'était complètement dingue. Je n'avais même pas pris le temps de démentir cette affirmation." Ni même d'expliquer ce geste. Jusqu'à aujourd'hui.

"Quand j'étais petit, j'aimais bien regarder le football australien *(mélange de rugby et de football)*. Et quand le ballon passait entre les perches, les arbitres faisaient toujours ce geste avec les doigts pour dire qu'il était validé. C'est bizarre, je sais, mais j'aimais bien ça, alors je l'ai reproduit pendant cette Coupe du monde."

Reconnaissance éternelle envers Mankowski

L'histoire du Mondial 94 devient plus belle encore après un rapide retour en arrière. Parce que le rêve américain du géant suédois (1,93 m) aurait pu ne jamais s'écrire. La gloire et les honneurs avec. Durant plusieurs mois, l'attaquant du LOSC n'était plus appelé en équipe nationale. "J'étais énervé de ne plus jouer avec la Suède. Je n'avais quasiment pas disputé un match de qualification à la Coupe du monde et je voyais bien que la compétition était en train de s'éloigner pour moi. Je me souviens d'un jour où un journaliste suédois m'avait appelé pour savoir comment j'allais. J'étais sur mon canapé dans mon appartement à Lille et vraiment triste d'être loin de cette aventure."

En janvier 1994, l'attaquant reçoit un autre coup de fil de Suède. À l'autre bout de la ligne, son sélectionneur Tommy Svensson, qui a une idée en tête. "Il m'a expliqué partir jouer deux matches amicaux aux États-Unis et au Mexique avec uniquement des joueurs locaux. Il m'a demandé si je pouvais venir, m'a dit qu'il y avait une place pour moi et que si je réussissais à me mettre en avant là-bas, peut-être que j'aurais une chance d'aller à la Coupe du monde. Je suis tout de suite allé voir mon coach au LOSC, Pierre Mankowski. Je lui ai expliqué la situation."

Pas simple. Le tournoi se dispute hors période internationale, alors que Lille joue le bas de tableau. "Le Championnat suédois était terminé en raison de l'hiver. Le sélectionneur avait organisé ce rendez-vous pour jauger principalement les joueurs locaux. Pierre m'aimait bien. Il m'a écouté et a accepté que j'y aille. Il aurait pu dire non, mais il a compris et je lui dois beaucoup."

Visite médicale secrète du Stade Malherbe à Detroit

Lors de la tournée, l'attaquant marque deux fois, tape dans l'œil de son sélectionneur et valide son ticket pour le Mondial. "Sans Pierre, je n'aurais pas fait cette Coupe du monde." L'histoire avec Man- •••

"Un journal américain pensait que j'imitais des pistolets et avait relié ma célébration à l'assassinat de Kennedy"

Pierre Lahlatimière/L'Équipe - Didier Fèvre/L'Équipe

Sur les traces de...

kowski va plus loin encore. Avant le début de la compétition, le Suédois donne son accord oral à Caen pour un transfert. Le coach français s'est engagé en faveur du club normand quelques semaines plus tôt. "Il m'a dit : « Viens avec moi là-bas. » J'ai répondu OK. Et j'ai ajouté qu'on signerait à mon retour de Coupe du monde, tranquillement." Ses débuts fracassants au Mondial inquiètent les dirigeants normands. Guy Chambily, le président de l'époque, angoisse à l'idée de perdre le joueur aux dépens d'un club plus riche, plus huppé. "Il m'a appelé pour me dire qu'il venait tout de suite jusqu'à Detroit avec les contrats et le médecin du club. Il voulait absolument que je signe pendant la compétition, qu'on n'attende pas."

Andersson accepte, ne le dit à personne. Pendant ce temps, son coéquipier Martin Dahlin, en pleine négociation avec les Anglais de Blackburn, devient la cible de la presse suédoise. "Les journalistes n'arrêtaient pas de se demander pourquoi il faisait ça à ce moment-là. Ils estimaient que ça le déconcentrait. Du coup, je n'ai jamais rien dit à personne." Pendant le tournoi, Kennet Andersson partage sa chambre avec le milieu de terrain Stefan Rehn. Lui non plus ne saura jamais rien.

L'Équipe

Lors de la saison 1993-1994, Kennet Andersson, qui refait sa célébration (ci-dessous), marque 11 buts avec Lille, dont un face au PSG de Paul Le Guen (à droite). Mais c'est l'été suivant qu'il attire les regards. Malgré les convoitises liées à ses prestations au Mondial (en bas à droite, avant le 8e contre l'Arabie saoudite), il signe un contrat pendant la compétition en faveur de Caen (à gauche), où il ne restera qu'une saison.

"Le jour où ils étaient là, je lui ai dit : « Je descends faire un tour, je reviens. »" Guy Chambily et le docteur Hervé Schultz patientent dans une chambre réservée quelques jours plus tôt, un étage plus bas. "J'ai bien fait attention que personne ne me voie. Ils m'ont fait entrer discrètement. Je me suis assis sur le lit, le docteur m'a appuyé sur les genoux, a écouté mon cœur et a dit : « C'est bon, il va bien, on peut le faire signer. » *(Rires.)* Ça n'était pas la visite médicale la plus poussée de l'histoire du football. Deux minutes après, j'ai signé les contrats et je suis remonté dans ma chambre. Terminé, j'étais un joueur de Caen."

Même ses parents, avec qui il échange régulièrement au téléphone, ne sont pas mis au courant. "Je ne voulais pas que ça se sache, pour qu'on ne me reproche rien. *(Sourire.)*" Après ses performances américaines, le FC Barcelone viendra prendre des renseignements sur sa situation. Trop tard. "C'est vrai. Mais je ne suis pas quelqu'un qui regrette ses choix. J'étais content d'aller à Caen avec Pierre." Le Suédois passe une saison en Normandie. Compliquée. La Coupe du monde a laissé des traces sur l'organisme. "On n'était pas bons. Moi avec. J'avais voulu reprendre quasiment directement après la Coupe du monde. Je n'aurais pas dû. J'étais très fatigué physiquement. On a fini par être relégués en fin de saison."

Surprise à Istanbul, deal avec sa femme et YouTube

Avant d'enchaîner cinq ans en Italie (Bari, Lazio et surtout Bologne) – "le meilleur Championnat du monde à cette époque" – et deux en Turquie (Fenerbahçe). "Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais des préjugés stupides sur la Turquie. On venait d'avoir notre fille et on hésitait vraiment à y aller. Finalement, on a passé des moments incroyables avec ma famille. Istanbul est une ville fantastique. On a adoré."

"J'ai bien fait attention que personne ne me voie. Deux minutes après la visite médicale, j'étais un joueur de Caen"

Il met un terme à sa carrière à 34 ans. "J'étais fatigué, je ne voulais plus avoir la vie d'un joueur. Le football contrôlait ma vie. Tous les jours sur les terrains, chaque semaine à voyager à droite, à gauche. J'en avais marre. J'ai décidé de la fin que je voulais. C'était ma décision, je n'étais pas blessé. J'ai eu la meilleure fin possible." Et la suite avait été imaginée depuis un moment. "J'avais un deal avec ma femme. Elle a quitté sa carrière pour me suivre partout où je suis allé. Elle a consenti beaucoup de sacrifices, s'est occupée des enfants pendant que je jouais. Après ma carrière, c'était à moi de m'adapter et à elle de dire où on devait aller. C'était normal." Madame choisira un retour en Suède, à Göteborg. Le début d'une nouvelle vie. "Ma fille a voulu jouer au foot. J'ai entraîné son équipe, complètement amatrice, pendant quelque temps. C'était génial. Tu penses tout savoir sur le foot, mais tu apprends plein de choses, même à ce niveau. Et je passais du temps comme jamais avec mes enfants."

Avec son fils également. Pour le meilleur et parfois pour le pire. "Quand il est devenu adolescent, je me suis mis devant YouTube avec lui. Je lui ai dit : « Viens voir ce qu'a fait papa. » Je vou- •••

L'Équipe - Didier Fèvre/L'Équipe

••• lais lui montrer les images de la Coupe du monde 94. Il est parti au bout de trente secondes en me parlant de Neymar et de Messi. *(Rires.)* Il s'en fichait complètement. Il ne voyait que le père. Pas le footballeur."

Business "merdiques", directeur sportif de Göteborg et agent

Pendant plusieurs mois, l'attaquant profite de son temps, investit dans différents business. "Des merdiques, des biens. J'ai essayé beaucoup de choses. Mais aucun ne m'a gardé longtemps." Tout l'inverse du ballon. La passion revient vite en jeu. "Je pensais être fatigué par le foot, mais c'est la vie de footballeur qui me fatiguait. La passion a toujours été là." Jusqu'à replonger dedans. Définitivement. "J'ai fait un peu de télé pour une chaîne suédoise, mais il fallait aller à Stockholm à chaque fois. Ça ne faisait pas partie du deal avec ma femme. *(Rires.)* Alors j'ai arrêté." Pour prendre un poste de directeur sportif à Göteborg. À la maison. "Je suis resté trois ans, avant de me réorienter." Depuis quelques années, le Suédois accompagne une vingtaine de joueurs, âgés de 15 à 27 ans. "Je suis agent, mais je me considère plus comme un mentor."

L'idée est née d'une vieille discussion avec son coéquipier en sélection, l'ancien Marseillais Klas Ingesson. "À l'époque, on se disait que ça pourrait être génial d'avoir de l'aide de la part d'un ancien joueur qui connaît le milieu, comme un mentor qui pourrait aider, guider : « Tu dois faire ça, tu ne dois pas faire ça, ce club te convient, ne te convient pas. » Il y a tellement de choses à prendre en compte. Évidemment que je veux gagner de l'argent. Mais ce n'est pas du tout une priorité dans ce que je propose à mes joueurs." Les discussions dépassent toujours les contrats, les salaires, les transferts. "Le monde du football est très compliqué. Un jour, tu es fort, le lendemain, tu n'es plus rien. Il y a les blessures, l'environnement, plein de choses à connaître. Tu ne dois pas être seul dans ce monde-là. Je voulais aider les autres, leur faire profiter de mon vécu."

"Je pensais être fatigué par le foot, mais c'est la vie de footballeur qui me fatiguait"

Et leur éviter certaines de ses (mauvaises) expériences. "Moi, je n'échangeais pas beaucoup avec mon agent, même s'il était super. Je ne parlais d'ailleurs avec personne pendant ma carrière. Mon père ne connaissait pas ce sport. J'ai dû apprendre par moi-même, et ce n'est pas simple. C'est super de pouvoir communiquer avec des anciens. C'est ce que je propose. Et aujourd'hui, j'aime ma vie et je suis très heureux." Encore plus depuis la découverte de sa vingt-quatrième place au classement du Ballon d'Or 1994. ⬢ O. B.

Kennet Andersson
56 ans. Né le 6 octobre 1967, à Eskilstuna (Suède). 1, 93 m ; 92 kg. Attaquant. International suédois entre 1990 et 2000 (83 sélections, 31 buts).

Parcours
IFK Göteborg (1989-1991), Malines (BEL, 1991-1993), Norrköping (janvier-juillet 1993), Lille (FRA, 1993-1994), Caen (FRA 1994-1995), Bari (ITA, 1995-1996), Bologne (ITA, 1996-1999), Lazio (ITA, juil.-déc. 1999), Bologne (ITA, janv.-juil. 2000), Fenerbahçe (TUR, 2000-2002).

Palmarès
Supercoupe d'Europe 1999 ; Championnat de Suède 1990 et 1991 ; Championnat de Turquie 2001 ; Coupe de Suède 1991 ; Coupe d'Italie 2000 ; Coupe de Turquie 2001.

Nom Calvo Castro
Prénom Rodrigo Antonio
Âge 63 ans
Pays Costa Rica

Média *Buzon de Rodrigo*
Club préféré Bayern Munich
Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 15

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 12/15

"ATTAQUÉ PARCE QUE JE N'AI PAS VOTÉ POUR NAVAS"

"Quand j'ai vu que j'avais trouvé les cinq premiers du Ballon d'Or et le podium du Trophée Yachine 2023 dans l'ordre, je suis tombé des nues ! J'en suis très fier, c'est la deuxième fois que je trouve le podium du BO et la première fois que j'ai les cinq. Je fais partie du jury depuis 2007, lorsque le vote *(jusque-là réservé aux journalistes européens)* a été étendu au monde entier. Depuis 1989, j'étais le correspondant de *France Football* pour l'Amérique centrale et Alexandre Valente, ancien collaborateur argentin de *FF* et journaliste à RFI, m'a recommandé pour être le juré costaricain. C'est la plus grande reconnaissance que j'ai pu avoir en quarante-deux ans de journalisme de sport. Depuis, hormis 2010, 2013, 2014 et 2022, année où je n'ai pas pu voter en raison du classement FIFA du Costa Rica, j'ai toujours eu raison sur le vainqueur !

"Être juré ? C'est la plus grande reconnaissance en quarante-deux ans"

Pour faire mon choix, je fais un panorama de l'année avec les événements les plus importants, comme la Coupe du monde, la Ligue des champions. Je suis très méthodique, j'observe les performances des nommés dans les moindres détails, en particulier dans les grandes compétitions. Je procède par élimination, jusqu'à réduire la liste à cinq pour le Ballon d'Or et à trois pour le Trophée Yachine. Ensuite, je les classe. En tant que juré, ma mission est d'être le plus objectif possible. La preuve : quand mon compatriote Keylor Navas a été nommé pour le Trophée Yachine en 2021, je n'ai pas voté pour lui. À l'époque, journalistes et supporters costaricains m'ont durement attaqué sur les réseaux sociaux. Il y a eu une pluie de commentaires blessants.

Au Costa Rica, le Ballon d'Or est très suivi par les amateurs de foot, qui observent avec attention les résultats à la télévision et sur les réseaux sociaux. Et ça suscite toujours beaucoup de réactions, chacun défendant ses idoles avec un fanatisme évident. Quand je n'ai pas voté pour Navas, j'ai dû rendre des comptes devant des médias. Mais j'ai gardé mon calme car je savais que cela se passerait comme ça. J'avais prévenu ma famille. Et je ne regrette pas ma décision. Les titres de Keylor n'avaient pas le poids de ceux remportés par les trois gardiens que j'avais choisis *(Donnarumma, E. Martinez, E. Mendy)*. Mon vote ne doit pas être patriotique mais basé sur des critères définis par le règlement. Mais si *FF* avait instauré ce trophée plus tôt *(lancé en 2019)*, je suis certain que Navas en aurait remporté un." **Tom Bertin**

Laura Acquaviva

TRANSPORTÉ AU SOMMET

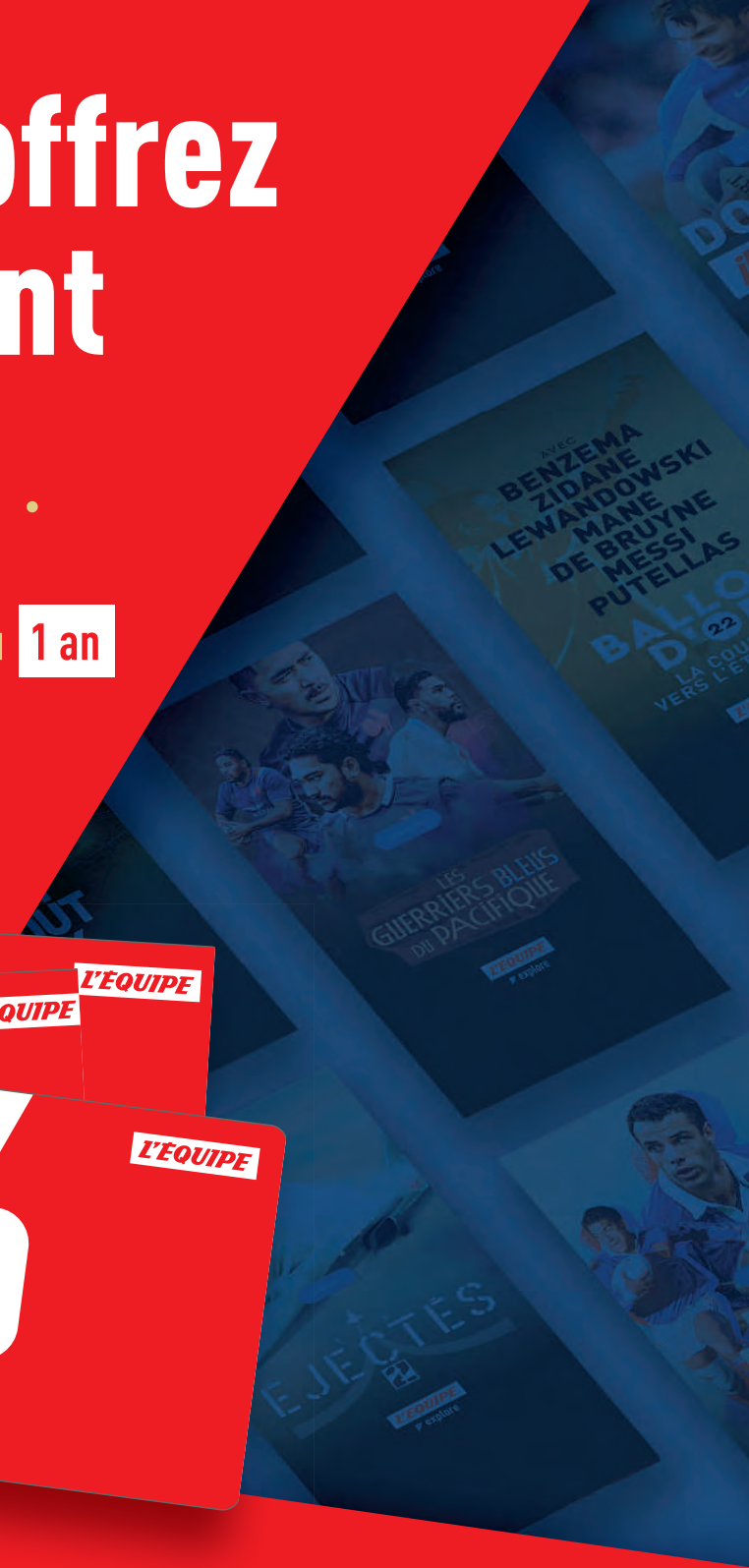
Dans les couloirs du *Royal Monceau,* les clients du palace parisien assistent à une bien étrange scène ce mardi 25 janvier 1994. Un jeune homme arborant un catogan installé dans une chaise à porteurs se soumet à une séance photo improvisée. Dans ses mains, une sphère dorée de 12 kg. Les spectateurs les plus avisés reconnaissent Roberto Baggio. L'attaquant italien de 26 ans a élu domicile depuis déjà deux nuits dans la suite 611-612, celle où Madonna a tourné le clip de son single *Justify My Love.* Avant de brandir quelques instants plus tard son trophée devant l'Arc de triomphe, le lauréat du Ballon d'Or 1993, 38e du nom, pose pour le photographe officiel de la Juventus Turin. L'histoire ne dit pas si le nouveau roi du football européen a utilisé ce moyen de transport pour se rendre place de l'Étoile, ni même si ses voisins d'étage, les chanteurs Charles Aznavour et Ray Charles, lui ont demandé un autographe.

Alain de Martignac/L'Équipe

Pour Noël, offrez l'abonnement L'Équipe

Abonnement de **3 mois**, **6 mois** ou **1 an**

Faites plaisir à vos proches et offrez
nos e-cartes cadeau à partir de 30 €



-30 % avec le code NOEL2023

Rendez-vous sur **www.lequipe.fr/go/cadeau**

L'ÉQUIPE

eDF
Devenons l'énergie qui change tout.
MÊME UN SUPER HÉROS ÉTEINT SES LUMIÈRES.
MARVEL
AVENGERS CAMPUS
DISNEYLAND® PARIS
RCS PARIS 552 081 317 ©Disney © 2023 MARVEL.
Je baisse
J'éteins
Je décale
Disneyland PARIS
eDF
Partenaire officiel
edf.fr/gestesutiles
L'énergie est notre avenir, économisons-la!